NUMÉRO 63

22 JUILLET 1950

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

THÉATRE NATIONAL

OPÉRA

CRÉATION

Première Représentation :
VENDREDI 12 MAI 1950, à 20 heures
2e Représentation :
LUNDI 15 MAI 1950, à 20 heures

BOLIVAR

Opéra en trois actes et dix tableaux. Texte de M. Jules SUPERVIELLE
Livret de Mme Madeleine MILHAUD. Musique de **M. Darius MILHAUD**
Décors et costumes d'après les maquettes de **M. Fernand LÉGER**
Décors exécutés par M. Maurice MOULÈNE. Costumes exécutés par M. André PONTET
Mise en scène de **M. Max de RIEUX**

Manuela	Bolivar	Bovès
Mlle Janine MICHEAU	**M. Roger BOURDIN**	**M. Henri MÉDUS**

L'Aveugle	Précipitation	Nicanor	Maria Teresa
M. P. FROUMENTY	**Mme H. BOUVIER**	**M. J. GIRAUDEAU**	**Mlle M. CROISIER**

Le Moine	Misia	L'Évêque	Blanca
M. CHARLES-PAUL	**Mme I. CHABAL**	**M. M. ROUX**	**Mlle G. DESMOUTIERS**

Le Délégué	Le Visitador	Le Maire, un Conjuré	Dominguez
M. André PHILIPPE	**M. André NOËL**	**M. MAX-CONTI**	**M. J. MICHEL**

Les Laboureurs, les Officiers	Ibarra	Le Peintre
MM. ROUQUETTY, GICQUEL, PHILIPPE	**M. CHASTENET**	**M. FOREL**

Les Soldats	Une Femme du peuple	Un Musicien, un Homme du peuple
MM. DESHAYES, PETITPAS	**Mlle COUVIDOUX**	**M. GOURGUES**

DANSES **réglées par M. Serge LIFAR**

M. Lucien LEGRAND **Mlle Paulette DYNALIX**

Mlles THALIA, RIGEL, GÉRODEZ, AMIGUES

Mlles **PERROT, SERVAL, BIZET, PRÉGRE, CLÉRAMBAULT, MAXIMY, MONTBAZON, VAUCHELLE, DELINI, FORÊT, MANAL, BERTAGNOL, DAVID**

MM. BARI, X. ANDRÉANI, DUFLOT, LEMOINE

MM. **LACOTTE, BLANC, DESCOMBEY, LOINARD, JODEL, LEFÈVRE, RESCHAL, AUBURTIN, ERNOUX, ROMAND, JAMET, HAEMMERER, DUTHOIT, PARRÈS**

Chef d'Orchestre : **M. André CLUYTENS**

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Bolivar. Nicanor. Esclaves.
Maria Teresa. Precipitation.

Bolivar. Visitador.

Nicanor. Manuela.

1 MARIA TERESA. — *... Tiens-moi la bride, mon chéri, elle s'échappe de mes mains...*
(TABLEAU II, SCÈNE III.)

2 LE VISITADOR. — *Vous savez bien qu'il y a interdiction absolue de semer du lin.*
BOLIVAR. — *Cette plante serait-elle devenue subversive ?* (TABLEAU II, SCÈNE VII.)

3 PREMIER NICANOR. — *C'est mon chef, un type étonnant. Je jure que vous entendrez parler de lui.*
MANUELA.— *Et lui de moi.* (TABLEAU III, SCÈNE II.)

4 BOLIVAR. — *La couronne, je vous la lance, car c'est vous qui l'avez méritée. La jeune fille, je la garde... pour vous demander de l'acclamer avec moi.*
(TABLEAU V, SCÈNE III.)

5 MANUELA. — *Adieu ! Tu ne me dis pas au revoir ?*
BOLIVAR. — *Adieu ou au revoir, n'est-ce pas la même chose en temps de guerre ? Mais la paix reviendra, ma chérie, et avec elle ses nuances de langage.* (TABLEAU VI, SCÈNE IV.)

Nicanor. Bolivar. Manuela.

Bolivar. Manuela.

BOLIVAR

Pièce en trois actes et onze tableaux

de JULES SUPERVIELLE

Dans sa version initiale cette pièce a été représentée pour la première fois à la Comédie-Française, le 1er mars 1936, avec une musique de scène de Darius MILHAUD. C'est de la présente et dernière version qu'a été tiré le livret de Madeleine MILHAUD pour l'opéra de Darius MILHAUD, dont la première représentation a eu lieu au théâtre national de l'Opéra, le 12 mai 1950.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques ainsi que tous les droits futurs. La librairie Gallimard, qui a publié la première version de cette pièce, a bien voulu autoriser la présente publication.

PERSONNAGES :

	à la Comédie-Française	à l'Opéra
Bolivar	*ESCANDE*	*Roger BOURDIN*
Del Toro	*CHAMBREUIL*	
Maria Teresa	*CASADESSUS*	*Marcelle CROISIER*
Premier Nicanor (noir)	*LEDOUX*	*Jean GIRAUDEAU*
Précipitation (négresse)	*BERTHE BOVY*	*Hélène BOUVIER*
Un aveugle (noir)	*LE GOFF*	*Pierre FROUMENTY*
Le Visitador extraordinario	*MARTINELLI*	*André NOEL*
Misia Cayetana Saenz	*Catherine FONTENEY*	*Inès CHABAL*
Manuela Saenz	*Marie BELL*	*Janine MICHEAU*
Blanca Saenz	*Mary MORGAN*	*DESMOUTIERS*
Un moine	*BALPÊTRÉ*	*CHARLES-PAUL*
Un messager	*FLOURENS*	
Le maire de Caracas	*DORIVAL*	*MAX-CONTI*
Son adjoint Dominguez	*VALCOURT*	*J. MICHEL*
Le capitaine Martel	*VIDALIN*	
Boves	*ALEXANDRE*	*Henri MEDUS*
Le colonel Briceno	*PUYLAGARDE*	
Une Femme sergent	*ROUSSEL*	
Le délégué du Haut-Pérou	*BALPÊTRÉ*	*A. PHILIPPE*
Le maire de Lima	*LE GOFF*	
L'évêque de Lima	*CHAMBREUIL*	*Michel ROUX*
Le général Péruvien	*MOULINOT*	
Ibarra	*PUYLAGARDE*	

Peons, laboureurs, hommes et femmes du peuple, officiers et soldats espagnols et indépendants, jeunes femmes, jeunes filles, conjurés.

N.B. — Certains petits rôles de la pièce ont été supprimés dans l'opéra ou sont devenus des rôles muets.

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Le salon du señor del Toro, à Madrid, en 1802.

SCÈNE PREMIÈRE

BOLIVAR, LE DOMESTIQUE

Le Domestique. — Si Monsieur veut bien s'asseoir... Monsieur ne tardera pas à rentrer. Il a dit qu'il serait là à 5 heures.

Bolivar. — Bon, j'attendrai. *(Le Domestique sort.)* Comment ai-je fait mon compte ? Je suis en avance. Et un jour pareil ! Quelle honte ! *(Il se regarde dans la glace.)* J'ai bien fait de mettre des bottes qui me grandissent. Si je suis assez grand pour une visite ordinaire, je ne saurais l'être trop pour celle d'aujourd'hui. Dieu ! Qu'elle est belle, Maria Teresa ! Je n'aurais jamais cru qu'on pût être à ce point amoureux, et d'une seule femme. Je crois avoir parlé à voix haute. Non, je n'ai rien dit.

Le Domestique. — Monsieur a appelé ?

Bolivar. — Nullement.

Le Domestique. — Monsieur ne tardera certainement pas à rentrer.

Il sort.

Bolivar. — J'enrage qu'on m'ait entendu. Ah ! je suis peut-être bien jeune pour faire cette demande. Ne vaudrait-il pas mieux attendre un peu ? Maria Teresa, je vous aime tant que vous êtes toujours au bord de mes lèvres, et je ne puis rien dire sans vous nommer.

SCÈNE II

BOLIVAR, LE SENOR DEL TORO, puis SA FILLE

Del Toro. — Bonjour, monsieur.

Bolivar. — Monsieur, je vous présente mes respects. *(Il salue.)* Mademoiselle !

Il salue.

Del Toro. — Je suis navré que vous soyez arrivé avant moi.

Bolivar. — C'est moi qui me suis trompé d'heure. Pardonnez-moi.

Maria Teresa sort.

Del Toro. — Elle est partie... Je crois, monsieur le Vénézuélien, que vous l'effarouchez un peu, vous venez de si loin.

Bolivar. — Au reste, monsieur, il est préférable, je pense, que je sois seul avec vous. J'ai à vous présenter une requête.

Del Toro. — Une requête ?

Bolivar. — C'est une immense faveur que je vous demande. Mais sans doute en avez-vous quelque idée ?

Del Toro. — Aucune, monsieur, absolument aucune.

Bolivar. — Monsieur, j'ai le grand honneur d'aimer mademoiselle votre fille et de vous demander sa main.

Del Toro. — Mais vous me voyez tomber des nues, monsieur l'Américain du Sud. Je suis encore en l'air et bien loin de toucher terre. Vous me demandez la main de ma fille alors que je vous connais si peu. Etes-vous sûr, du moins, que ma fille ait quelque idée de vos intentions ?

Bolivar. — Monsieur, je ne ferais pas cette demande si je ne m'étais pas assuré des sentiments de mademoiselle votre fille.

Del Toro. — Hé ! monsieur, ne vous fâchez pas ! Je vous répète que ma fille ne m'a rien dit du tout. Il est vrai qu'un père n'est, pour une enfant de son âge, qu'une grosse machine à intimider. Songez que cette chevrette sort à peine du couvent. *(Il rit, mais Bolivar ne bronche pas.)* Parlons franc : j'aime ma fille par-dessus tout au monde et je ne suis nullement, nullement pressé de la marier. Cette enfant, de santé un peu délicate, c'est tout ce qui me reste de sa défunte mère. Elle est son souvenir rayonnant qui va, vient et respire dans la maison. Et vous voudriez que je vous la donne ! Et vous voudriez me l'emporter à l'autre bout du monde !

Bolivar. — Pourquoi ne nous feriez-vous pas l'honneur de venir avec nous ?

Del Toro. — Et voilà que vous voulez m'embarquer maintenant ! Avant même de savoir si je consens à ce mariage ! Ce qui est bien peu probable, permettez-moi de vous le dire. Je ne vous connais pour ainsi dire pas, je suis bien obligé de le constater. Et le peu que je sais de vous n'est pas fait pour me rassurer. Je n'ignore point, par exemple, et tout Madrid le sait, que votre meilleur ami, Mallo, est un des plus grands noceurs du royaume. Ne protestez pas. Il n'est bruit à la cour que de la visite que lui fit, l'autre jour, Sa Majesté la reine, déguisée en capucin.

Bolivar. — Ce n'est vraiment pas la faute de mon ami si la reine vient le relancer jusque chez lui.

Del Toro. — Ce n'est pas sa faute non plus si vous avez perdu, il y a quelques jours à peine, 100.000 écus au pharaon, dans une seule soirée.

Je sais que vous pouvez vous le permettre. Mais il y a autre chose et de bien plus important. Parlons franc. Savez-vous que je vous trouve terriblement jeune ? Quel âge avez-vous donc ? On me disait que vous n'aviez pas encore dix-huit ans. Comment voulez-vous que l'on vous prenne tout à fait au sérieux ? Ma parole, savez-vous que vous avez grandi depuis la semaine dernière ?

BOLIVAR. — On grandit encore après vingt ans, monsieur.

DEL TORO. — Et vous croyez que, si un jour vous avez des enfants, ils ne seraient pas effrayés d'avoir un père qui grandit encore ! Ce pourrait être mauvais pour leur santé et pour l'autorité paternelle...

BOLIVAR. — Je saurai bien me faire respecter.

DEL TORO. — Même si vous avez l'air du frère plus jeune de vos enfants...

BOLIVAR. — Je me retire donc, monsieur ; vous n'entendrez plus jamais parler de moi.

DEL TORO. — Mais, mon ami, comme vous prenez facilement la mouche ! Ne puis-je rien vous dire ? Allez-vous me donner l'ordre de vous prendre comme gendre ? Attendez donc un instant. J'ai besoin avant tout de voir ma fille. Il me semble que c'est assez naturel, n'est-ce pas ? Maintenant elle doit se douter de quelque chose ! En Espagne, lorsqu'il est question d'amour dans un salon, on a beau parler bas, toute la maison le sait. *(Il sort en appelant :)* Maria Teresa ! Maria Teresa !

BOLIVAR, *seul, il marche de long en large après le départ du señor del Toro.* — Comme il tarde à revenir. Je me méfie de ces pères espagnols. Ils n'en font qu'à leur tête, qui est dure !

SCÈNE III

BOLIVAR, MARIA TERESA

MARIA TERESA, *entrant à droite.* — Eh bien ! Qu'est-ce qu'il a dit ? Je crois qu'il me cherche et je suis venue vous trouver.

BOLIVAR. — Maria Teresa, il me trouve trop jeune !

MARIA TERESA. — Pas possible !

BOLIVAR. — Et comme il est content, lui, de ses cinquante ans ! A cet âge, tout ce qu'ils disent porte. Nous, on ne nous écoute qu'avec courtoisie et d'un air de dire : avant de penser à des choses sérieuses repassez donc votre histoire et votre géographie !

MARIA TERESA. — Oh ! Je vous aime quand vous êtes irrité comme en ce moment.

BOLIVAR. — Je voudrais bien savoir qui lui a dit mon âge !

MARIA TERESA. — Pardonnez-moi. Je crains que ce ne soit moi-même. Mais l'autre jour, comme il affirmait que vous étiez très intelligent, je n'ai pu m'empêcher de lui dire que vous n'aviez pas encore dix-huit ans !

BOLIVAR. — Vous avez fort bien fait, Maria Teresa. Je n'ai rien à cacher. *(Ils se prennent la main et sont assis sur un canapé, face au public.)* Ah ! la jeunesse, quel encombrement quand il s'agit de moi ! Quel rayonnement quand c'est vous et comme j'aime toute votre légère personne encore retenue dans le filet et le songe de l'adolescence.

MARIA TERESA. — Simon, comme je m'ennuyais quand je n'avais que mon père et mes amies, même quand nous riions toutes ensemble pour faire croire au bonheur.

BOLIVAR. — Maria Teresa, avant de vous connaître, je me demandais où j'allais et je ne parvenais pas à le savoir. Et maintenant accrochons-nous à notre petit rocher, à notre grand amour.

On entend dans la coulisse del Toro appeler : « Maria Teresa ! Maria Teresa ! »

MARIA TERESA. — Vous ne vous doutez pas de la peur que j'avais naguère de mon père ! Il peut tonner maintenant, mon pauvre papa, et faire l'orage dans la maison !

BOLIVAR. — Il va venir, ne bougeons pas, restons ainsi, immobiles comme une idée fixe. Supposons le problème résolu, comme disait mon professeur de mathématiques.

Ils se tiennent les mains et se regardent fixement.

SCÈNE IV

LES MÊMES, DEL TORO

DEL TORO, *appelant du dehors.* — Maria Teresa ! *(Il entre en scène, tout en appelant :)* Maria Teresa ! Maria Teresa ! Maria Teresa ! Sais-tu que je te cherche depuis un bon quart d'heure ? Est-ce que, est-ce que ?... Vous semblez m'avoir complètement perdu de vue. Allez-vous me laisser faire les demandes et les réponses ? *(Bolivar, qui tenait une main de Maria Teresa, prend l'autre. Ils se regardent fixement, comme dans un rêve.)* Non, mais est-ce que vous rêveriez tous les deux, les yeux ouverts, et en vous tenant les mains, sans vous gêner, comme si je n'étais plus qu'un portrait de famille accroché au mur depuis des siècles ! *(Bolivar et Maria Teresa continuent à se regarder sans se soucier de del Toro.)*

DEL TORO, *faisant un geste d'impuissance.* — Ah ! si vous le prenez ainsi ! Si vous me condamnez à être votre complice !

Il s'éloigne sur la pointe des pieds.

RIDEAU

TABLEAU II

A San Mateo (Venezuela) 1803. Le jardin de Bolivar. Au premier plan, devant le rideau, le père Premier Nicanor tient son fils dans les bras, Précipitation, tantôt à côté de lui, tantôt à l'autre bout de la scène. Ce sont deux esclaves. Ils traînent une chaîne à leurs pieds. Leur fils a une chaînette qui pend à sa cheville. Au deuxième plan, la scène représente un jardin des tropiques, au milieu duquel sont assis, sur un siège à deux places, Bolivar et Maria Teresa, de profil par rapport

au public et se tenant la main, exactement comme à la fin du premier tableau.

SCÈNE PREMIÈRE

PREMIER NICANOR, PRECIPITATION

PREMIER NICANOR. — Dors, mon petit veau noir ; t'entends les vaches, là-bas, de ton monsieur Bolivar ? T'auras du bon lait, t'auras des gâteaux, t'auras tout le beurre, t'auras des cadeaux plein les mains, plein les poches. Dors, mon petit taureau, dors, mon petit numéro. Un jour tu seras grand et suivi par les femmes. Et quand il y aura la guerre, mon petit costaud, tu ne seras jamais tué, et quand tout le monde sera raide mort autour de nous, nous aurons, ton père et toi, l'œil vif et pétillant. Blicotimoli !

PRECIPITATION. — Ne lui bourre donc pas le crâne à cet innocent ! *(S'approchant :)* Pauvre petit ! C'est pas plus gros que le poing et c'est déjà tout noir. Ecoute, mignon joli, je vais te dire quelque chose : les blancs, c'est tout décoloré et ils sentent un peu fort. Sauf notre patron Bolivar, car un patron, tu m'entends, un patron, ça ne sent jamais, n'est-ce pas, exquis parfum de ta famille ?

BOLIVAR, *toujours assis à côté de Maria Teresa.* — Et ton père ne fit guère de difficultés pour nous unir. C'est un de ces *pater familias* qui se croient toujours obligés de dire non pour commencer, parce qu'ils diraient oui trop facilement.

MARIA TERESA. — Je lui écrivais ce matin combien j'étais heureuse ici. Simon, mon grand ami, ma continuelle surprise !

BOLIVAR. — Alors, tu ne te trouves pas trop dépaysée dans ce Venezuela tout nouveau, où nous sentons encore la planète Terre tourner sous nos pieds. Ce n'est pas comme dans la vieille Europe, où la Terre est bien trop fatiguée pour tourner. C'est nous qui faisons tout le travail dans les pays neufs !

MARIA TERESA, *riant.* — Je n'avais pas remarqué...

BOLIVAR. — Mon pauvre pays n'a pas grand chose à t'offrir, toi qui connais la cour d'Espagne, ses lustres et ses hallebardiers.

MARIA TERESA. — Je t'assure que je les ai bien oubliés auprès de tes lucioles et de tes oiseaux-mouches.

BOLIVAR. — Et mes vipères, et mes tarentules !

MARIA TERESA. — Il suffit de prendre garde où l'on pose le pied. Et tes nègres m'enchantent !

BOLIVAR. — Ce sont les parties encore opaques de notre destin autour de nous...

MARIA TERESA. — J'adore ton jardin où les noirs et les palmiers n'en finissent plus de nous dire bonjour.

BOLIVAR. — Oh ! ces jours merveilleux qui s'enroulent à tes pieds, à ta ceinture et à ton cou, c'est le temps de nos amours, Maria Teresa !

MARIA TERESA. — Simon !

BOLIVAR. — Jeune fille, jeune femme, jeune fille, jeune femme ; quand je te tiens dans mes bras, c'est encore la Maria Teresa qui rougissait là-bas d'un baiser sur le front.

MARIA TERESA. — Les jours ont passé si vite à notre fenêtre qu'ils m'ont mis une espèce d'angoisse au cœur !

BOLIVAR. — Une angoisse ?

MARIA TERESA. — Quand je songe, dans un seul éclair, à nos fiançailles, à notre union, à ce grand voyage, il me semble que tout cela tient dans le creux de nos mains et qu'il suffirait de quelque mouvement malheureux pour tout renverser devant nous...

BOLIVAR. — Rassure-toi. Ta crainte est celle de toutes les jeunes mariées de par le monde.

MARIA TERESA. — Simon, c'est peut-être assez grave tout de même.

BOLIVAR. — Qu'as-tu donc ?

MARIA TERESA. — Ah ! Pardonne-moi. Mais je te sens si neuf et si ardent devant la vie ! Il me semble que je vais manquer de forces pour te suivre.

BOLIVAR. — Comment peux-tu avoir de telles imaginations !

MARIA TERESA. — Si tu voulais me faire un plaisir, un très grand plaisir, tu m'entends, tu mettrais autour de ton cou ce médaillon de moi, qu'on peignit en Espagne et qui te plaisait tant. J'y ai fait mettre cette chaînette.

BOLIVAR. — Je le garderai donc sur moi, bien que je ne comprenne pas très bien les raisons de cet étrange désir ; ne sommes-nous pas toute la journée ensemble ?

MARIA TERESA. — Mets-le, je serai plus tranquille.

BOLIVAR. — Mais que se passe-t-il donc ? Tu es nerveuse, ma chérie ! *(Elle se cache la tête dans les mains.)* Tu n'as pas la fièvre comme hier ? *(Il lui prend le pouls.)* Oui, un peu de fièvre.

MARIA TERESA. — Tiens, sortons ! Allons voir ces esclaves dont tu me parlais ce matin. Quand je pense à ces malheureux, j'ai honte de me plaindre. Ne pourrions-nous les affranchir un jour ?

BOLIVAR. — Bien sûr. Comment peut-on vivre entouré d'esclaves !

MARIA TERESA. — Ces paroles te ressemblent, mon ami.

BOLIVAR. — C'est toi qui les as fait naître sur mes lèvres. Viens, cette promenade te fera du bien. Nos chevaux ont une allure très douce. Elle ne nous distraira pas de notre amour. *(A un Peon :)* Sellez pour Madame la jument blanche et pour moi, l'alezan !

LE PEON. — Bien, monsieur.

MARIA TERESA. — Tu sais, je vais tout à fait bien, maintenant. Si nous passions la nuit chez des colons ? Ce serait si amusant...

BOLIVAR. — Mais pourquoi pas ?

Ils sortent.

SCÈNE II

PREMIER NICANOR et PRECIPITATION, restés au premier plan.

PRECIPITATION. — Ils ont du bonheur comme une montagne, à ne plus savoir qu'en faire !

PREMIER NICANOR. — C'est un grand bonheur de riche, avec un peu de tristesse au fond pour que ce soit encore meilleur.

PRECIPITATION. — C'est ce qu'ils appellent la lune de miel.

PREMIER NICANOR. — Oui, quand les blancs sont amoureux, il leur faut une lune, et du miel par-dessus le marché. Tiens, voilà l'aveugle, il a toujours quelque mauvaise nouvelle dans le bec.

SCÈNE III

LES MÊMES, L'AVEUGLE, au premier plan.

L'AVEUGLE, *c'est un noir à barbe blanche.* — Où sont-ils, les amoureux ? Ah ! les voilà assis sur ce banc.

PRECIPITATION. — Ils étaient là tout à l'heure, ils viennent de partir.

L'AVEUGLE. — Pour moi, c'est comme s'ils étaient là. Elle, à droite, lui, par là. C'est ma compensation, à moi, aveugle, de les voir quand ils ne sont plus là.

PRECIPITATION. — Ah ! on peut dire que tu les aimes, tes patrons !

L'AVEUGLE. — Que voulez-vous, je n'ai jamais rien pu faire pour eux. Oh ! pourquoi est-ce qu'elle a mis une robe blanche, si blanche, pour faire cette promenade !

PREMIER NICANOR. — Pas du tout. Sa robe n'était pas blanche, elle était jaune.

L'AVEUGLE. — Et lui, pourquoi est-ce qu'il est habillé de noir des pieds à la tête ?

PRECIPITATION. — Jamais de la vie, oiseau de malheur, il était en blanc comme tous les jours.

L'AVEUGLE. — Vous en êtes sûrs ?

PRECIPITATION ET PREMIER NICANOR, *ensemble.* — Tout ce qu'il y a de plus sûrs !

L'AVEUGLE. — Oh ! je peux me tromper, je peux me tromper, comme ceux qui y voient.

PREMIER NICANOR. — Pour sûr que tu te trompes. Ce n'est pas tout de même parce que tu es aveugle que tu vas y voir plus clair que les autres, et, pour que tes paroles tristes ne comptent pas, tu vas dire tout de suite, à haute voix : « Mes enfants, je viens de parler comme quelqu'un qui ne sait pas. »

L'AVEUGLE. — Mes enfants, je viens de parler comme quelqu'un qui ne sait pas.

PREMIER NICANOR. — « Le malheur n'osera jamais fourrer son nez dans les affaires de mes patrons. »

L'AVEUGLE. — Le malheur n'osera jamais fourrer son nez dans les affaires de mes patrons.

PREMIER NICANOR. — « A l'avenir, je ferai plus attention à ce que je dirai et je serai un homme de couleur très raisonnable. »

L'AVEUGLE. — A l'avenir, je ferai plus attention à ce que je dirai et je serai un homme de couleur très raisonnable.

Il se cache le visage.

PREMIER NICANOR. — Tu comprends, à force de ne pas y voir clair, tu te fabriques du malheur dans la cervelle, mais il ne faut pas que ça te sorte par la bouche et que ça se répande sur ta barbe et sur tous les environs.

PRECIPITATION, *à Premier Nicanor.* — Tiens, aide-moi à attacher le hamac de Madame, elle aime bien s'y étendre après sa promenade à cheval.

Ils installent le hamac entre deux arbres.

PREMIER NICANOR

Ça doit être très difficile
D'être blanche et jolie comme elle,
Elle a dû s'y prendre à deux fois,
A quatre fois, à mille fois,
En retenant très fort son souffle
Pour ne pas perdre son avance.
On ne peut pas du premier coup
Etre si jolie à la fois.

PRECIPITATION

Oh ! ce n'est pas plus difficile
Que d'être une jolie négresse.
Regarde-moi, j'ai réussi
A faire ça du premier coup.
N'y a qu'à prendre son élan.
Et laisser faire la nature.
Moi, je n'ai pas fait autrement
Pour mon corps et ma chevelure.

On entend des mugissements assez rapprochés.

— Qu'est-ce qu'elles ont, les vaches, aujourd'hui ?

PREMIER NICANOR, *s'adressant au bucrane sur lequel il est assis.* — T'as pas fini de t'agiter, toi aussi. Tout doux, petit ! Tu voudrais mugir aussi. C'est devenu impossible. Tu t'y feras, au silence.

Entre un Peon.

UN PEON. — Les vaches ont envahi le jardin ! Au secours ! Les patrons ont oublié de fermer la barrière.

Les spectateurs doivent avoir l'impression qu'un certain nombre de vaches ont envahi la scène. Les peons veulent les repousser. Ils ont du mal. On les entend dire : « Ho ! ho ! ho ! » Ils tapent de la main des flancs invisibles, des mufles.

PREMIER NICANOR. — Par ici, les vaches ! Il ne faut pas se fâcher comme ça ! Par ici, attention ! vous voyez bien qu'elles vont envahir la maison. Tire la queue de cette vachette pour briser sa volonté. Elle est vraiment enragée. *(Un Peon fait le geste de tirer la queue de la vache. « Ho ! ho ! ho ! » Peu à peu l'assaut des vaches est repoussé. Les mugissements sont moins forts.)* Elles ont complètement démoli la clôture. Elles ont sûrement eu peur de quelque chose.

PRECIPITATION. — Regarde la jument blanche de la petite dame qui marche sur ses brides. C'est ça qui leur a fait peur.

Elle fait mine de prendre la bête par la bride comme si elle était vraiment sur la scène.

PREMIER NICANOR. — Jument blanche, qu'est-ce que tu as fait de la petite dame ?

PRECIPITATION. — Elle n'a pas du tout l'air effarouché. Où est la petite dame, dis ? Où l'as-tu laissée ? Ne l'aurais-tu pas renversée ?

PREMIER NICANOR. — Oh ! Une bête douce comme elle ! C'est impossible. Un enfant la monterait.

PRECIPITATION. — Alors, qu'y a-t-il ? Elle est arrivée tout d'un coup comme si elle avait quelque chose à nous apprendre.

PREMIER NICANOR. — Je n'aime pas les chevaux qui rentrent tout seuls.

PRECIPITATION. — Oh ! ce n'est peut-être rien. Parfois le patron prend la petite dame en croupe pour montrer qu'ils ne peuvent pas vivre loin l'un de l'autre. Une idée d'amoureux.

Un Peon arrive en courant.

LE PEON, *à Precipitation.* — Qu'on prépare tout de suite le lit de Madame. Elle ne va pas du tout.

PRECIPITATION. — Un accident ?

LE PEON. — Non, ce n'est pas un accident. C'est le cœur qui a faibli durant la promenade. Il l'apporte dans ses bras.

Precipitation entre dans la maison.

PREMIER NICANOR. — Elle n'a pas assez de santé pour une félicité si grande. Déjà hier je l'ai vue qui se retenait à un arbre pour ne pas tomber.

Bolivar entre en scène avec sa femme dans les bras.

MARIA TERESA

Tiens-moi la bride, mon chéri,
Elle s'échappe de mes mains,
Vois mon cheval qui se sépare
Et glisse dans le précipice.

Ah ! serre-moi fort dans tes bras
Qu'on ne puisse m'en arracher,
Je ne veux pas gagner le large,
Retiens-moi au fond de ta rade.
Mais pourquoi donc m'as-tu lâchée
Quand ne faisait que commencer
La promenade !

BOLIVAR. — Mais je te serre entre mes bras. Et c'est toi qui m'échappes, Maria Teresa ! Oui, toi qui t'en vas, c'est moi qui reste seul !

Maria Teresa ferme les yeux et laisse tomber les bras comme une morte.

PREMIER NICANOR, *à Bolivar.* — Je vais chercher un médecin.

BOLIVAR. — Il est trop tard, même pour un prêtre. Qu'on me laisse seul avec elle.

Bolivar entre dans la maison, portant le corps de sa femme. L'Aveugle, qui est entré depuis quelques instants, s'agenouille devant le banc où étaient assis tout à l'heure les amoureux.

L'AVEUGLE. — Ah ! petite patronne, la chance est courte, la peine est longue !

Nicanor et Precipitation s'agenouillent aussi un instant devant le banc. C'est la nuit de plus en plus profonde. Puis le jour se lève.

PREMIER NICANOR. — La vie est comme arrêtée.

PRECIPITATION. — Pas un oiseau ne chante.

L'AVEUGLE. — Les plantes mêmes retiennent leur souffle.

Ils restent immobiles près du banc.

PREMIER NICANOR

Et quelques jours ainsi passèrent
Et nos cœurs honteux d'être en vie
Ne battaient plus que de misère
Pour nos âmes endolories.

Les noirs se relèvent et sortent à pas lents.

SCÈNE IV

BOLIVAR, seul.

BOLIVAR. — La douceur du jour se présente à nous chaque matin, mais je ne me laisserai plus prendre au piège de la lumière ! Le 23 janvier 1803 me tua ma femme, sous mes yeux. C'est à cette pauvre phrase que devaient aboutir nos amours, Maria Teresa ! *(Un silence.)* Et tu me dis : « Suis ton chemin, il ne faut pas que ma mémoire te soit une gêne. » Et comment veux-tu que je suive mon chemin quand ton souvenir est encore tout chaud contre ma joue. Maria Teresa, je jure de rester fidèle à ta mémoire. Et, puisqu'il ne me reste de toi que ce médaillon, j'aurai désormais la mort autour du cou !

SCÈNE V

BOLIVAR, PREMIER NICANOR

PREMIER NICANOR, *un arrosoir à la main.* — El Señor Bolivar ne doit pas se tourmenter ainsi, c'est bon pour les esclaves de traîner leur chagrin par la patte toute la journée. La petite dame n'est pas morte. Elle a changé de maison, elle est sur la hauteur, de l'autre côté des oiseaux, des fleurs et des palmiers. Et de là où elle nous regarde fixement, tout est encore bien plus beau, plus astiqué, plus merveilleux...

BOLIVAR. — Ah ! tu trouves, toi !

PREMIER NICANOR. — C'est pas que je trouve, jeune homme Bolivar. Je le vois comme si c'était là, sur la paume de ma main, c'est garanti.

BOLIVAR. — Non, mais voyez-le donc cet homme avec ses consolations. Alors tu t'imagines que je vais me laisser consoler par un esclave. Nicanor, je t'affranchis. Tu vas tout de suite te débarrasser de ces chaînes qui m'insultent. Tiens, voici la clef de ton cadenas en souvenir de Maria Teresa, qui n'aimait pas non plus te voir enchaîné.

Il lui lance la clef.

PREMIER NICANOR. — Je suis libre ? Pas possible ! Pas possible !

BOLIVAR. — Oui, Nicanor.

PREMIER NICANOR. — Ah ! patron, merci et merci à vous aussi madamita Maria Teresa.

BOLIVAR. — Ta femme est libre aussi.

PREMIER NICANOR, *tout en enlevant ses chaînes.* — Ma chère Precipitation ! *(Appelant :)* Precipitation, nous sommes libres !

SCÈNE VI

LES MÊMES, PRÉCIPITATION

PRÉCIPITATION, *entrant avec son fils et un arrosoir.* — Alors, c'est vrai ce que je viens d'entendre ?

PREMIER NICANOR. — Tiens, voilà la clef de ton cadenas. Tu peux la faire fonctionner.

PRÉCIPITATION. — Oh ! Oh ! Oh !

PREMIER NICANOR. — Voyez si elle est contente ! Quand nous nous embrassions ça faisait un tel bruit de ferraille que ça finissait par nous dégoûter de l'amour.

PRÉCIPITATION. — Alors il n'y aura plus que le petit d'esclave à la maison ?

BOLIVAR. — Vous savez bien que si vous êtes libres il l'est aussi.

PREMIER NICANOR. — Je veux enlever sa chaîne moi-même. *(A son fils :)* Liberté, libertas ! Monsieur Faustin Nicanor !

Il lui enlève les chaînettes de sa cheville.

PRÉCIPITATION. — Oh ! Oh ! Oh ! Oh !

Elle se débarrasse de ses chaînes.

PREMIER NICANOR. — Et pour lui faire comprendre qu'il est libre, tu lui donneras double ration de ton sein noir ! C'est compris ?

PRÉCIPITATION. — Oh ! ce n'est pas difficile à comprendre !

BOLIVAR. — Et j'affranchis aussi les mille esclaves de ma propriété.

PREMIER NICANOR, *criant.* — Le patron affranchit tous ses esclaves !

UN PEON. — C'est vrai qu'on nous affranchit ?

Il arrive des Peons de divers côtés : l'un descend d'un arbre, deux autres sortent de derrière des buissons.

UN AUTRE PEON. — C'est vrai qu'on nous affranchit ?

UN AUTRE. — On nous affranchit ! On nous affranchit !

PREMIER NICANOR. — Pour sûr, espèce de sauvages ! Le jour de gloire est arrivé. Tu es libre. Le patron a brisé nos chaînes. Arrière les négriers. *(Cris divers.)* A bas la traite des esclaves ! A bas la marque ! *(Se montrant les uns aux autres :)* Citoyen ! Citoyenne ! Citoyen ! Citoyenne !

PRÉCIPITATION, *elle baise la manche de Bolivar.* — Moi non plus je n'ai plus de chaînes ! Mais il y a encore la marque à la cheville. Voyez !

Elle esquisse un pas de danse.

PREMIER NICANOR, *il chante.*

Au temps de l'esclavage
Nous étions si menus
Qu'on nous marchait dessus
Sans même y prendre garde.

Le patron Bolivar
Mit les fers au rancart
Et le baume dans l'âme
Des Noirs et de leurs dames.

BOLIVAR. — Bravo, Nicanor, je ne te savais pas poète.

PREMIER NICANOR. — Que voulez-vous, patron, c'est l'émotion.

PRÉCIPITATION

J'étais toute petite
Quand un grand négrier,
Cachant la vérité,
Me fit venir d'Afrique.

On nous entassa toutes
Dans une barque à voiles
Et je compris en route
Que j'étais une esclave !

Devant la vérité
Pauvre de moi, mes frères,
Voyez cette misère,
Si cruelle à tâter.

Ah ! je n'étais plus même
Précipitation,
J'étais calamité
Et indignation.

PRÉCIPITATION et NICANOR, *ensemble.*

Maintenant on est libre
De tous ses mouvements,
On a beau être nègre,
On est comme les Blancs.

La jambe par devant,
La jambe par derrière,
Nous sommes des enfants
Libres et volontaires.

Ils s'inclinent devant Bolivar.

UN PEON. — Figurez-vous, don Simon, que les autorités espagnoles sont venues réquisitionner cent vaches, ce matin, et il paraît que...

SCÈNE VII

LES MÊMES, DES LABOUREURS, puis LE VISITADOR EXTRAORDINARIO

DES LABOUREURS, *ils arrivent en gémissant.* — Oh ! Oh ! Oh ! Señor don Simon ! Oh ! Oh ! Oh ! don Simon !

BOLIVAR. — Qu'y a-t-il ?

UN DES LABOUREURS. — Quel malheur ! Avoir vécu jusqu'à ce jour pour voir chose pareille !

UN AUTRE. — On vient de nous arracher nos récoltes !

BOLIVAR. — Quelles sont ces brutes...?

PREMIER LABOUREUR. — C'est le Visitador Extraordinario qui en a donné l'ordre, ils ont tout arraché avec fureur. Il dit que nous n'avons pas le droit, aux colonies, de semer du lin.

BOLIVAR. — Attendez un peu.

Entrent le Visitador ainsi qu'un homme de la police.

LE VISITADOR EXTRAORDINARIO, *il arrive, tout*

sale de terre. — Dites au señor Bolivar que le Visitador Extraordinario veut le voir tout de suite. Ah ! don Simon, vous étiez là !...

BOLIVAR. — Qu'y a-t-il donc ?

LE VISITADOR EXTRAORDINARIO, *il brandit des plantes de lin qu'il a arrachées.* — C'est absolument intolérable. Un de vos colons vient de me lancer de la terre à la figure et il s'est enfui. *(A un Colon :)* Dites donc, vous, comment s'appelle-t-il ?

LE COLON. — Je n'ai rien vu.

LE VISITADOR EXTRAORDINARIO. — Ah ! Vous n'avez rien vu ! Mettez cet homme au cachot ! Ça lui servira de lunettes !

L'homme est emmené par la police.

BOLIVAR. — Permettez-moi, monsieur le Visitador.

LE VISITADOR EXTRAORDINARIO. — Extraordinario.

BOLIVAR. — Extraordinario. Permettez-moi d'intervenir en faveur de ce colon. C'est un brave homme.

LE VISITADOR EXTRAORDINARIO. — Un homme qui me lance de la terre à la figure !

BOLIVAR. — Un homme à qui on vient d'arracher ses récoltes.

LE VISITADOR EXTRAORDINARIO. — Vous savez bien qu'il y a interdiction absolue de semer du lin.

BOLIVAR. — Cette plante serait-elle devenue subversive ?

LE VISITADOR EXTRAORDINARIO. — C'est un monopole de la mère patrie.

BOLIVAR. — Que diriez-vous, monsieur le Visitador Extraordinario, si on vous arrachait un seul bouton de votre beau costume ?

LE VISITADOR EXTRAORDINARIO. — Je dirais, monsieur, que vous êtes un insolent. Si j'arrache ces récoltes, c'est pour faire respecter la loi. La loi est la loi.

BOLIVAR. — Comme de juste. Et cette terre est notre terre, comme de juste aussi. La mère patrie nous traite comme des enfants, mais nous serons bientôt plus grands qu'elle.

LE VISITADOR EXTRAORDINARIO, *changeant de ton, prenant Bolivar par le bras et lui parlant bas.* — Don Simon, écoutez-moi, vous êtes riche, vous avez des esclaves, des colons sous vos ordres. Soyez donc un peu raisonnable et comprenez vos intérêts : il faut que les puissants soutiennent les puissants. Unissons-nous contre toute cette racaille populaire, mon cher ami.

BOLIVAR, *très haut.* — Ne comptez pas sur moi, mon cher ennemi. J'ai d'autres devoirs.

LE VISITADOR EXTRAORDINARIO, *lâchant le bras de Bolivar.* — Est-ce que vous seriez, par hasard, empoisonné vous aussi par les écrits de Jean-Jacques Rousseau et des encyclopédistes ?

BOLIVAR. — J'aime mieux l'Encyclopédie que tout votre bazar de la métropole.

LE VISITADOR EXTRAORDINARIO. — Et dire que je vous ai fait sauter dans mes bras lorsque vous étiez petit !

BOLIVAR. — Je vous défends de recommencer.

LE VISITADOR EXTRAORDINARIO. — Vous m'en ôtez toute envie. Ah ! c'était une joie, du temps de monsieur votre père, de recueillir les impôts. Chacun se saignait courageusement pour le bien de tous.

BOLIVAR. — Vous connaîtrez maintenant chez nous d'autres formes de courage.

LE VISITADOR EXTRAORDINARIO. — Vous comprenez mal nos intentions.

BOLIVAR. — Laissez faire un peu le temps.

LE VISITADOR EXTRAORDINARIO. — Je ne voudrais pas vous contredire. J'ai horreur des discussions.

BOLIVAR. — Si vous n'aimez pas les discussions, il ne fallait pas vous faire percepteur.

LE VISITADOR EXTRAORDINARIO. — Et moi qui avais la délicatesse de ne pas vous faire réclamer vos impôts en ce moment, à cause de votre deuil récent.

BOLIVAR. — Laissez mon deuil tranquille et réclamez-les vos impôts !

LE VISITADOR EXTRAORDINARIO, *sortant des papiers de sa poche.* — Ce qui nous fait... ce qui nous fait... 300 douros, c'est-à-dire 400 avec les centimes additionnels.

BOLIVAR. — Tenez, les voilà vos 400 douros, mais puisque je paie même sans regarder votre facture, je vous demande, monsieur le Visitador Extraordinario, de relâcher tout de suite l'homme que vous avez fait arrêter.

LE VISITADOR EXTRAORDINARIO. — Entendu, don Simon, en souvenir de votre petite enfance.

BOLIVAR. — Et je vous prie de dire à vos maîtres et à vous-même que vous feriez bien à l'avenir de ne plus toucher aux récoltes des colons si vous ne voulez pas que se développe dangereusement leur intelligence.

LE VISITADOR EXTRAORDINARIO. — Ça, c'est une autre question, une tout autre question.

BOLIVAR. — C'est tout à fait la même question. Vous le verrez.

LE VISITADOR EXTRAORDINARIO. — Au revoir, Don Simon.

Le Visitador sort.

UN DES LABOUREURS. — Don Simon, j'ai quelque chose à vous dire.

BOLIVAR. — Eh bien, parle.

LE LABOUREUR. — Savez-vous qu'ils veulent aussi enrôler de force nos hommes dans leur armée ?

BOLIVAR. — Enrôler nos hommes ? Est-ce qu'ils se figurent que nous allons nous laisser faire comme des chapons ? Qu'ils essaient d'enrôler un seul homme chez moi !

LE PEON. — Ils disent que l'Espagne est notre mère !

BOLIVAR. — Et comment l'Espagne serait-elle notre mère, puisque nous sommes sa nourrice ? Nous nous débarrasserons des Espagnols.

LE PEON. — Ils sont si forts !

BOLIVAR. — Quand on n'est pas chez soi, il y a toujours quelqu'un qui est plus fort que vous. C'est toi, c'est ta famille, c'est nous tous les propriétaires de ce pays et même de ce beau ciel du Venezuela.

LE PEON. — Ils sont très bien armés.

BOLIVAR. — Ils sont faibles. L'Espagne est à quatre mois de voyage d'ici. Toi, tu es là, je te

touche des mains ; moi, je suis là, tu peux me toucher aussi, nous sommes tous là depuis longtemps ! Et moi, je te dis : affranchi, tu ne seras vraiment libre que si nous arrivons à décréter l'indépendance du pays et pour cela il faut que... Comment t'appelles-tu ?

LE PEON. — Ramon Perez, fils de Fernando et de Juana Marquez.

BOLIVAR. — Il faut que Ramon Perez, fils de Fernando et de Juana Marquez, soit avec nous.

LE PEON. — Pourquoi ça ?

BOLIVAR. — Parce que si tu ne te bats pas avec nous, ils te forceront à te battre contre nous, Ramon Perez, c'est-à-dire, contre toi-même, Ramon Perez, puisqu'ils te réduiront à nouveau en esclavage, Ramon Perez, fils de Fernando et de Juana Marquez !

LE PEON. — Je me mets à vos ordres.

UN AUTRE PEON. — Et moi aussi ! Moi aussi ! Nous voulons être maîtres de notre peau, et de nos femmes et de nos terres.

BOLIVAR. — Et nous allons les faire remonter sur leurs petits bateaux, tous ces intrus. Rentrez chez vous, messieurs les Castillans, les Basques et les Andalous, enjambez les bastingages de votre flotte !

LES PEONS. — Hourrah !

Bolivar sort suivi des Peons. Rideau. Premier Nicanor et sa femme restent devant le rideau.

PREMIER NICANOR. — Hourrah ! pour le patron Bolivar ! Ah ! il va nous débarrasser du joug espagnol !

PRECIPITATION. — Comment que t'as dit ça, le « joug espagnol ». Tu parles comme un rentier, et quand tu seras à terre avec un bon coup de lance dans le ventre ! Les tripes ne sont pas faites pour le grand air.

PREMIER NICANOR. — Qu'ils essayent donc de voir la couleur de ma tripaille. Personne ne m'empêchera d'aller de ce pas...

Il fait trois pas sur la scène.

PRECIPITATION. — Eh bien, quoi, de ce pas ?

PREMIER NICANOR. — De ce pas, je vais m'engager dans le régiment de Bolivar.

PRECIPITATION. — Et moi, de ce pas, je m'engage aussi, et on verra bien !

PREMIER NICANOR. — Alors, on ne pourrait pas être une minute entre hommes, même pour se faire massacrer. De ce pas, tu vas rentrer à la maison et plus vite que ça !

PRECIPITATION. — Et qui vous fera la soupe à tous ? C'est ça qui serait la pire des *équivocations* de partir sans les petites *famelles*.

PREMIER NICANOR. — Maintenant que tu es une femme libre, tu devrais parler un peu plus correctement.

PRECIPITATION. — Je ne parle peut-être pas toujours correctement, mais j'agis toujours avec le plus grand *correctement*.

PREMIER NICANOR. — Et qu'est-ce que tu penses faire du gosse, pendant les charges de cavalerie ?

PRECIPITATION. — Nous le tiendrons à tour de rôle.

PREMIER NICANOR. — Avec ça que ce serait commode. Tiens, garde-le. Au revoir, chérie ! Blicotimoli !

Il lui met brusquement l'enfant dans les bras et s'enfuit. Elle reste interloquée.

PRECIPITATION, *essuie une larme et chante.*

En attendant je serai
A la maison toute seule,
Sans avoir un seul baiser
A me mettre sur la gueule.

J'aurai tout plaisir gâté,
Comme une pauvre orpheline,
Le cœur pâle d'anxiété
Je ferai triste cuisine.

Je salerai mes repas
Avec des larmes brûlantes,
Je m'en irai pas à pas.
Vers les solutions violentes.

A son fils :

Mais, mon petit, voici l'heure
De ton alimentation.
Etant femme, avec pudeur,
J'irai derrière un buisson
Donner mon sein de couleur
A notre petit garçon.

Elle sort.

RIDEAU

TABLEAU III

Une place avec des débris d'un tremblement de terre. Caracas 1812. Atmosphère orageuse. Bruit de tonnerre. Les cloches sonnent le glas.

SCÈNE PREMIÈRE

GENS DU PEUPLE, PREMIER NICANOR, DEUX PEONS DE BOLIVAR

UN HOMME. — Tremblement de terre !

UN AUTRE HOMME. — Tremblement de terre !

PREMIER HOMME. — Le ciel rugit, les murs tombent sur les genoux en levant les bras !

DEUXIÈME HOMME. — Les colonnes des églises se coupent en morceaux.

PREMIER HOMME. — Partout des morts ou des condamnés à mort.

DEUXIÈME HOMME. — La raison déserte en masse les cervelles humaines comme un vol de pigeons effarés quand éclate un coup de fusil.

PREMIER HOMME. — La ville n'existe plus. Et de la place principale on voit maintenant l'horizon comme en rase campagne.

UNE FEMME. — A moi, Vierge du Grand Secours !

UNE AUTRE FEMME. — Vierge au diadème bleu !

UN HOMME. — Seigneur de la terre et des espaces célestes !

UNE FEMME. — Par ici, Enfant Jésus, regarde ces petits, vois comme ils sont malheureux ! Ne laisse pas mourir ces innocents comme de grands coupables.

SCÈNE II

MISIA CAYETANA, MANUELA, BLANCA SAENZ, UN MOINE, puis BOLIVAR

Elles arrivent tenant des objets hétéroclites : une vierge, des candélabres, des robes et un chapeau, etc.

MISIA CAYETANA. — Y a-t-il un abri ici ?

UN HOMME. — Quel abri voulez-vous qu'il y ait contre un tremblement de terre ?

MISIA CAYETANA. — Eh bien, restons ici, mes filles.

MANUELA

Mon Dieu, donnez-nous un abri,
Et même si c'est impossible,
Et que nous devenions la cible
De votre miracle infini.
Mon Dieu, à qui tout est permis,
Donnez-nous un petit abri.
Un abri de terre immobile
Dans cet océan sans merci.
Faites qu'opère votre charme
Sur trois pauvres femmes en larmes !

UN MOINE, *il surgit d'un groupe et monte sur une commode ou un meuble quelconque au milieu des décombres.* — Eh bien ! Je vous le dis, moi, Espagnol et moine d'Espagne, si ces malheurs sont tombés sur nous, si vous êtes maintenant sans toit au milieu des morts et des blessés, si l'enfer prend ainsi ses aises sur la terre, c'est que, je vous le dis, mes frères, parce que je le sais, vous avez offensé Dieu de la façon la plus épouvantable : en vivant comme des quadrupèdes hors des saintes lois du mariage, dans une atmosphère d'écurie et de révolution ! Allons, pécheurs, d'un bout à l'autre de la ville en ruines, si vous voulez que la Providence ait pitié de vous, il est grand temps d'avouer vos péchés. *(Silence.)* Le premier qui avouera sera entièrement pardonné ! *(Tout le monde veut parler à la fois.)* Vous voyez bien ! *(A un homme qui a voulu faire des aveux :)* Toi, parle !

UN HOMME: — Je m'accuse...

LE MOINE. — De quoi ?

PREMIER HOMME. — Je n'ose pas.

LE MOINE. — Ose ! Puisque les églises sont à terre et que Dieu nous fait marcher sur ses clochers pour nous faire honte, considère-toi ici comme au confessionnal.

PREMIER HOMME. — J'ai péché de la façon la plus basse.

LE MOINE. — Qu'est-ce que tu as fait ?

PREMIER HOMME. — Je suis si méprisable que je n'ose plus regarder devant moi, pas même les pierres.

LE MOINE. — Pas d'aveux dans le vague. Viens me dire à l'oreille ce que tu as fait. *(L'homme parle à l'oreille du moine.)* Prosterne-toi dans la poussière jusqu'à ce que je te dise de te relever. *(L'Homme se prosterne.)* Allons, mes frères, à qui le tour ?

PREMIÈRE FEMME. — A moi ! A moi ! Mon secret m'étouffe !

LE MOINE. — Parle, femme.

PREMIÈRE FEMME, *dans un état de grande exaltation.* — J'étais pauvre, je voulais avoir ma petite maison, j'avais deux filles, j'en ai fait des prostituées. J'ai eu ma maison, elle vient de s'écrouler. Mes deux filles sont mortes, et me voici devant vous.

LE MOINE. — Femme, prosterne-toi dans la poussière jusqu'à ce que je te dise de te relever. *(La Femme se prosterne.)* Tout cela, c'est du bon travail de chrétien. Si vous voulez être dignes de reconstruire les maisons de Dieu, avouez ; si vous trouvez qu'il y a assez de morts dans les rues, avouez ! A qui le tour ?

DEUXIÈME FEMME, *à genoux, et s'agitant sous une étoffe noire qui la cache entièrement.* — A moi ! Au secours, mon père ! A moi, misérable !

LE MOINE. — Qu'as-tu fait ?

DEUXIÈME FEMME. — Mon père, c'est trop horrible, mais il faut que je le crie devant tout le monde. J'étais fille mère, j'ai étranglé mon enfant avec une ficelle, je l'ai porté sur la montagne pour que les oiseaux de proie le fassent disparaître. Ah ! depuis lors je ne peux plus voir voler un oiseau, même pas une hirondelle, sans que son bec s'enfonce dans mon cœur.

LE MOINE. — Prosterne-toi dans la poussière et ne te relève plus jamais.

La Femme se prosterne.

LE VISITADOR EXTRAORDINARIO, *qui était agenouillé, se dresse.* — Pardon à tous, pardon. Je suis un Visitador prévaricateur, ricateur, ricateur, ricateur. J'ai volé mon pays et les colons. J'ai peur ! J'ai peur !

LE MOINE. — Emmenez M. le Visitador, il est fou. C'est l'effet du tremblement de terre !

PREMIER NICANOR. — Il dit la vérité. C'est l'effet du tremblement de terre !

LE MOINE. — Silence ! Emmenez-le. Place au fou.

LE VISITADOR EXTRAORDINARIO, *sortant emmené par deux hommes.* — Prévaricateur, ricateur, ricateur, ricateur...

LE MOINE. — Place au fou.

Cris de : « Place au fou ! place au fou ! » à mesure qu'il s'éloigne entre deux hommes du peuple.

DIVERSES VOIX DANS LA FOULE. — A moi ! C'est mon tour ! Je veux parler !

On voit entrer Bolivar en manches de chemise. La foule ne le remarque pas et écoute.

LE MOINE. — Mes frères, je ne puis écouter tout

le monde en ce moment ! Mais puisque vous êtes là réunis en grand nombre dans un état favorable à la compréhension et la vérité, c'est à votre tour de m'écouter ! Il n'y a pas que les péchés individuels ! *Por el Espiritu Santo !* Ne comprendrez-vous donc pas que c'est un très grave péché collectif que de s'insurger contre notre mère patrie ! Que seriez-vous ici sans l'Espagne ? Moins que des mouches, moins que des poux : de misérables indigènes invisibles à l'œil nu et adorateurs de bouts de bois. Et suivez bien, mes frères, ce que je vais dire ! Dans ce tremblement de terre Dieu nous a déjà tué cent mille hommes. « C'est énorme », direz-vous. C'est peu de chose à côté de ce qu'il peut faire ! Connaissez-vous cette grande dame qui s'appelle la fièvre jaune ? Et sa sœur encore plus grande que l'on nomme la peste ? Eh bien, moi, je vous le répète : si vous ne vous opposez pas par tous les moyens à ceux qui se sont insurgés contre la mère patrie, l'Eglise appellera la vengeance divine sur ces terres de malheur, et moi le premier !

BOLIVAR, *en manches de chemise.* — Assez, taisez-vous !

DES GENS DU PEUPLE. — A vous de vous taire ! Le moine a raison !

LE MOINE. — Qui ose me dire de me taire ?

BOLIVAR. — C'est moi, le colonel Bolivar.

LE MOINE. — Où sont vos galons ?

BOLIVAR. — Enfouis par le tremblement de terre.

LE MOINE. — Taisez-vous ! Je représente Dieu sur terre !

BOLIVAR. — Ce n'est pas vrai. Vous êtes un mauvais moine qui affolez les malheureux au milieu du désastre.

PREMIER NICANOR. — Ça, c'est bien vrai. Nous sommes assez malheureux comme ça !

Arrive un messager en courant, il s'arrête au milieu de la scène.

LE MESSAGER. — Il faut que tout le monde le sache ! Écoutez-moi, tous tant que vous êtes ! J'arrive de loin. Le tremblement de terre a fait périr les troupes des insurgés par centaines à Barquisimeto ; six cents sont morts à San Felipe. En revanche, les garnisons restées fidèles à la cause de l'Espagne sont sauvées, Coro, Valencia, Maracaibo sont sauvés !

LE MOINE, *à Bolivar.* — Qu'est-ce que je vous disais, espèce de malheureux ! Ce messager, c'est Dieu lui-même qui l'envoie !

BOLIVAR. — Je réponds que Dieu n'a rien à voir là-dedans ! Qu'il y a assez de douleurs sur nous et qu'il ne faut pas en ajouter d'imaginaires !

LE MOINE. — D'imaginaires ! Alors que coup sur coup Dieu nous montre ses intentions de façon éclatante.

BOLIVAR. — Je vous réponds que vous devriez avoir honte d'ajouter vos mensonges aux débris de la catastrophe. Je réponds que le peuple en a assez d'être traqué par l'Inquisition. *(Se tournant du côté du peuple :)* Je réponds que les Espagnols ne tarderont pas à voir le genre d'hommes que vous êtes !

LE MOINE. — Arrière ! face diabolique ! Les feux de l'enfer dévorent tes orbites. Arrêtez-le !

Mouvement de foule contre Bolivar.

BOLIVAR, *dégainant et s'élançant l'épée à la main vers le Moine.* — Je t'ordonne de te taire. Hors d'ici !

LE MOINE. — Je cède à la violence. Je reviendrai avec la force armée.

Il sort avec quelques fidèles. Mouvement de réprobation à l'adresse de Bolivar dans la foule. Bolivar monte sur le meuble où se trouvait le Moine.

BOLIVAR. — Et moi je vous le dis, mes amis, est-ce le moment de vous occuper de vos péchés ? Est-ce que cela ne peut pas attendre ? Ce n'est pas l'heure de regarder en vous, mais autour de vous. Savez-vous ce que c'est que cette grande dame qui se nomme la charité chrétienne, et cette autre grande dame qui se nomme la solidarité humaine ? Savez-vous ce que c'est que ce monsieur qui ne fait pas d'histoires et qui s'appelle le courage ? Et un blessé qui a soif, un mourant qui a besoin de dire quelques mots avant de disparaître ? Savez-vous ce que c'est ? Quels sont ceux d'entre vous qui savent panser un blessé ?

UN HOMME. — Moi.

BOLIVAR. — Y en a-t-il d'autres ?

UNE FEMME. — Moi, et je sais où trouver des draps pour en faire des bandages.

BOLIVAR. — Alors, qu'attendez-vous pour aider les médecins sur la place principale ? *(Certains s'éloignent. S'adressant à ceux qui restent :)* Quant à vous autres, mettez de côté les poutres et tout ce que vous trouverez en fait de bois ; on en fera un grand feu pour brûler les cadavres. *(A Nicanor :)* Toi, Premier Nicanor, déblaie un peu cette place pour voir s'il n'y a pas de victimes sous les décombres.

UN HOMME, *à Bolivar.* — Vous croyez vraiment qu'il n'y aura pas un nouveau tremblement de terre, si je ne vais me confesser ?

BOLIVAR. — Qu'est-ce que tu as fait ? *(L'Homme parle à l'oreille de Bolivar.)* C'est tout ?

L'HOMME. — Oui.

BOLIVAR. — J'en ai fait bien d'autres, va prendre une bêche, tu enterreras ton remords. *(A un autre :)* Et toi ?

UN HOMME, *richement habillé, très haut.* — Moi, j'avais des propriétés, il ne m'en reste plus rien ; des esclaves, ils sont partis ; de l'argent, on me l'a volé.

BOLIVAR. — Va prendre deux bêches, tu en as absolument le droit.

PREMIER NICANOR. — Mon colonel, moi aussi, j'ai fait un petit quelque chose. Je n'ai pas voulu le dire au moine.

BOLIVAR. — Veux-tu continuer à travailler ? Nous n'avons pas une minute à perdre. Oui, tous au travail. Séchez vos yeux, les larmes n'ont jamais remplacé la chaux vive dans la construction d'une ville. Et nous allons nous refaire une capitale plus belle qu'avant, où chacun aura sa maison, vous entendez ! *(Cris de « Hourrah ! hourrah ! » Il fait relever les fidèles.)* Et vous qui êtes prosternés dans la poussière, relevez-vous, allez au secours des victimes. On ne pèche en ce moment que par lâcheté et par manque d'espérance.

MANUELA, *regardant Bolivar, elle demande à Nicanor.* — Qui est-ce ? Qui est cet homme, d'où sort-il ?

MISIA CAYETANA, *à Manuela.* — Allons, viens, viens.

MANUELA. — Mais qui est-ce donc ? Je ne pourrai vivre sans le savoir !

PREMIER NICANOR. — C'est mon chef, un type étonnant ! Je jure que vous entendrez parler de lui.

Il met un baiser sur ses index en croix.

MANUELA, *faisant de même.* — Et lui de moi !

Pendant qu'elles sortent à droite, tombe le

RIDEAU

ACTE II

TABLEAU IV

A Casacoïma (Venezuela). Sur la toile peinte du fond, des volcans fument.

SCÈNE UNIQUE

BOLIVAR, LE COLONEL BRICENO, LE CAPITAINE MARTEL, UN OFFICIER, PREMIER NICANOR, UN SOLDAT INDEPENDANT

Bolivar est le torse nu, les autres ne sont vêtus que d'une chemise et d'un pantalon. Il sont dans une cachette de feuillage et de lianes. On perçoit leurs voix, on ne les distingue pas tous.

BOLIVAR. — Il semble qu'on n'entende plus les Espagnols. Qu'en pensez-vous, colonel Briceno, vous qui avez l'oreille si fine ?

LE COLONEL BRICENO. — J'entends qu'on arme un fusil non loin d'ici.

PREMIER NICANOR. — Nous sommes plus mouillés que des poissons, mais il nous faut rester là encore un moment.

LE CAPITAINE MARTEL. — N'avoir qu'une épée pour deux et un pistolet enrayé !

PREMIER NICANOR. — Quand on se sauve à la nage, il est difficile d'emporter son artillerie ! Ah ! Je me souviendrai du fleuve Orénoque !

UN OFFICIER. — Moi, j'étais en train de dormir. Qu'est-il arrivé au juste ?

BRICENO. — Ils ont surpris notre petit détachement et nous ont coupé la retraite.

BOLIVAR. — Combien sommes-nous ?

BRICENO. — Un, deux, trois, quatre, cinq, six.

PREMIER NICANOR. — Et autour de nous l'armée espagnole.

BRICENO. — Attention, ne bougeons plus !

Deux Espagnols, baïonnette au canon, cherchent çà et là.

UN SOLDAT ESPAGNOL. — Cette fois nous les tenons.

UN AUTRE. — Ils ne peuvent nous échapper. Tous leurs bagages, leurs armes, leurs chaussures, nous les avons !

PREMIER ESPAGNOL. — Voici les pistolets de Bolivar.

DEUXIÈME ESPAGNOL. — Voici sa chemise !

PREMIER ESPAGNOL. — Il doit être tout près d'ici. L'homme est ainsi fait qu'il ne peut pas être loin de sa chemise quand elle est encore chaude.

DEUXIÈME ESPAGNOL. — Il doit être nu au moins jusqu'à la ceinture.

PREMIER ESPAGNOL. — A quelle sauce allons-nous le manger ? A la sauce fusil, la sauce pistolet ou le poignard dans le cœur ? Cherchons-le par là.

Ils sortent.

BOLIVAR, *sortant de la cachette, un médaillon au cou.* — Et puis, j'en ai assez d'être terré là-dessous. Il faut que je vous dise quelque chose.

BRICENO. — Général, au nom du ciel, cachez-vous ! Ils vont revenir d'une seconde à l'autre, et nous n'avons pas d'armes !

BOLIVAR. — Je n'ai pas le temps de m'occuper des Espagnols en ce moment. J'ai quelque chose à vous dire. Je suis chez moi dans notre Amérique. Trois volcans fument dans mon dos pour montrer que les forces de la nature sont avec nous et la plaine devant nous, pour la cavalerie.

MARTEL. — Tout est perdu, notre chef est devenu fou !

UN OFFICIER. — Il délire !

PREMIER NICANOR. — Mais non, je le connais, moi !

BOLIVAR. — Ce que nous devons bien nous mettre dans la tête, voyez-vous, mes amis, c'est qu'il faudra creuser un jour prochain le canal de Panama. *(Le Soldat espagnol qui tient la chemise de Bolivar s'approche derrière un arbre, regarde stupéfait, écoute Bolivar sans être vu des Indépendants.)* Entre l'Europe et l'Asie, ce canal pourra devenir avec le temps le centre de l'univers où l'on pourrait fixer la capitale de la Terre. Il y a dans ce continent des descendants d'Espagnols, j'en suis un, des fils de Français, d'Anglais, d'Italiens, des Indiens, des noirs, des méties; il faut en faire un grand peuple libre où l'homme sera fier d'être un homme.

LE SOLDAT ESPAGNOL, *à part à son camarade.* — Ils ne nous parlent pas comme ça, nos chefs. Pourvu qu'on se fasse tuer gentiment, ils se moquent pas mal du reste !

MARTEL, *à Bolivar.* — Général, je vous en supplie, cachez-vous !

LE SOLDAT ESPAGNOL, *à part, derrière l'arbre.* — Pourquoi nous disait-on que c'était un lâche ?

BOLIVAR. — Et nous hisserons sans tarder notre drapeau sur le toit raisonnable de cette maison toute neuve qui s'appelle l'Amérique du Sud. C'est moi qui vous le dis, moi, Simon Bolivar, ce quatrième jour de juin, alors que l'armée espagnole nous cerne de toutes parts.

LE SOLDAT ESPAGNOL, *s'avançant vers Bolivar.* — Général Bolivar, j'ai entendu tout ce que vous avez dit ! Je voudrais m'engager dans votre armée !

L'AUTRE ESPAGNOL. — Moi aussi. Et ceux qui disent que vous manquez de courage sont des menteurs !

BOLIVAR. — Eh bien ! suivez-nous, mes amis !

L'ESPAGNOL, *lui rendant sa chemise.* — Tenez, voici quelque chose qui vous appartient.

BOLIVAR. — Je vous la donne.

PREMIER NICANOR. — Permettez, général, c'est que vous n'en avez pas d'autre.

BOLIVAR. — Dans ce cas...

Il reprend sa chemise.

L'ESPAGNOL. — Je vous aiderai, mon général, à regagner votre camp sans être vu. Je connais le chemin.

BOLIVAR. — Allons ! *(S'arrêtant un instant :)* Je n'ai, moi non plus, aucune haine pour ceux que tu viens de quitter. Ce médaillon représente l'être que j'ai le mieux aimé au monde. C'était une Espagnole, elle ne me quitte pas.

Il baise le médaillon de sa femme.

DES SOLDATS ESPAGNOLS, *sortant de leur cachette.* — Nous aussi, nous aussi, nous voulons servir dans vos rangs.

Tous sortent à gauche derrière Bolivar.

PREMIER NICANOR. — Je savais qu'il n'était pas fou.

UN SOLDAT INDÉPENDANT. — C'est sa façon de racoler des hommes !

PREMIER NICANOR, *il montre son front.* — Non, il pense toujours à de grandes choses, et s'il racole, c'est par-dessus le marché.

RIDEAU

TABLEAU V

La mairie de Caracas (6 août 1813).

SCÈNE PREMIÈRE

LE MAIRE, L'ADJOINT DOMINGUEZ

LE MAIRE. — Que c'est ennuyeux de ne pas connaître le vainqueur quand on est le maire d'une ville tout près de la bataille !

L'ADJOINT, *un pot de couleur à la main.* — Monsieur le maire, le char du triomphe est prêt.

LE MAIRE. — C'est une excellente précaution.

L'ADJOINT. — Faut-il le peindre aux couleurs de l'Espagne ou de ses ennemis ?

LE MAIRE. — Un char de triomphe n'est pas une guérite. Mettez des couleurs qui fassent bien à l'œil et ne vous occupez pas du reste.

L'ADJOINT. — Bien, monsieur le maire.

Cris : « Vive Bolivar ! Vive Bolivar ! »

L'ADJOINT. — Vous entendez ces cris, monsieur le maire ?

LE MAIRE. — Hé ! Je ne suis pas sourd !

L'ADJOINT. — Que faut-il en penser ?

LE MAIRE. — Mon cher Dominguez, ma tête ne sait pas encore quelles sont les pensées qui lui conviennent.

L'ADJOINT. — D'après les dernières nouvelles, il semble bien que les Indépendants soient victorieux à Taguanès. Or nous avions juré fidélité à l'Espagne. Toute la question est de savoir si notre serment tient toujours.

LE MAIRE. — Il est vrai que nous sommes avant tout des partisans de l'ordre, d'où qu'il vienne, et l'ordre vient forcément des vainqueurs.

L'ADJOINT. — Un vaincu n'apporte que vermine et pessimisme.

LE MAIRE. — Sans parler de la vérole et des épidémies. *(Nouveaux cris de : « Vive Bolivar ! Bolivar vainqueur ! » Cris : « Les drapeaux ! Les drapeaux ! Les drapeaux ! » Sur l'air des lampions. L'Adjoint se précipite sur des drapeaux placés dans un coin de la salle et se dispose à remplacer ceux du balcon.)* Ne touchez pas encore aux drapeaux. Nous ne savons rien de précis. On les a déjà changés deux fois ce matin. En voilà assez de cette comédie. *(On frappe.)* Entrez !

L'ADJOINT. — Ce sont des personnes qui demandent d'urgence un laissez-passer.

LE MAIRE. — Faites entrer, Dominguez.

SCÈNE II

LES MÊMES, MANUELA SAENZ, BLANCA SAENZ, DES JEUNES FILLES, MISIA CAYETANA SAENZ

MANUELA, *elle porte une robe blanche avec des grelots. Les Jeunes Filles qui l'accompagnent sont habillées de même.* — Monsieur le maire, permettez-moi de vous présenter ma mère, ma sœur et mes amies.

LE MAIRE. — Mesdames.

Il salue. La mère et la sœur de Manuela ne disent mot : on les sent irritées.

MANUELA. — Monsieur le maire, nous avons eu une idée, mes amies et moi. Nous voudrions...

BLANCA. — Pas moi ! Pas moi ! Je ne veux pas me mêler à cette histoire. C'est elle qui...

MANUELA. — Mes amies et moi voudrions être attelées au char du triomphe.

LES JEUNES FILLES. — Oui, oui, nous voulons traîner le char !

LE MAIRE. — On n'a jamais vu chose pareille.

LES JEUNES FILLES. — Nous supplions qu'on nous attelle au char du triomphe.

Les Jeunes Filles agitent leurs grelots, piaffent.

UNE JEUNE FILLE. — Oh ! dites oui, monsieur le maire !

LE MAIRE, *agacé.* — Je ne pense pas qu'il y ait un règlement de la voirie pour vous en empêcher.

MANUELA. — Alors, monsieur le maire...

LE MAIRE. — Mais que vont dire les chevaux si vous les remplacez en de si glorieuses circonstances !

MANUELA. — Ils comprendront que c'est leur tour de se reposer, eux qui n'ont cessé de trimer depuis l'âge des cavernes ! Oh ! monsieur le maire, laissez-nous sortir de la ville et aller au-devant du général Bolivar. Nous vous en prions !

LE MAIRE. — Ah ! mesdemoiselles, vous êtes bien encombrantes avec votre cavalerie, et quand les femmes se mettent à être encombrantes, cela fait aux autorités de sacrés encombrements. Des ennuis, quoi !

MISIA CAYETANA. — Mais je vous donne tout à fait raison, monsieur le maire, j'estime que c'est folie de vouloir faire le cheval avec une robe neuve quand on est une vraie jeune fille !

BLANCA. — Une vraie folie !

LE MAIRE. — Mais oui, une folie. Est-ce qu'il me vient à l'idée de hennir, moi, tout maire que je suis ?

MANUELA. — Monsieur le maire, vous ne voudriez tout de même pas que nous nous soyons habillées pour rien. Oh ! donnez-nous un laissez-passer.

LE MAIRE, *éclatant.* — En tout cas, il reste bien entendu que c'est vous toutes qui vous êtes emparées du char de vive force et que vous êtes parties au-devant du général vainqueur.

MANUELA. — Du général Bolivar.

LE MAIRE, *furieux.* — Du général vainqueur. On ne sait pas encore qui c'est et je ne parle pas à la légère.

MANUELA. — Je m'en suis bien aperçue. *(On entend dans le lointain des chants.)* Ce sont les Indépendants qui approchent. *(Aux autres Jeunes Filles :)* Venez vite ! *(Elles sortent en toute hâte.)*

LE MAIRE. — Oui, ce sont les Indépendants ! *(Il va au balcon.)* Ils arrivent déjà ! *(A l'Adjoint :)* Dominguez, changez en toute hâte les drapeaux.

L'ADJOINT. — Voici, monsieur le maire. *(Il se précipite vers le balcon avec le drapeau des Indépendants et crie, tantôt au balcon, tantôt sur la scène, tout en changeant les drapeaux :)* « Vive Bolivar ! Vive Bolivar ! »

LE MAIRE. — Ah ! Mais il y a la statue de Ferdinand VII sur la cheminée ; il faudrait l'enlever, Dominguez ! Oh ! que c'est lourd ! Allons, il n'y a qu'à lui mettre un bonnet sympathisant. J'en avais justement un en réserve. *(Il lui met un bonnet phrygien.)* Maintenant il serait peut-être bon que la mairie allât au-devant du commandant en chef.

L'ADJOINT. — Sage précaution, monsieur le maire.

Ils sortent.

SCÈNE III

MANUELA, LES JEUNES FILLES

MANUELA, *avec une couronne de laurier à la main.* — Quelle cohue ! Impossible d'atteindre le triomphateur. *(Elle s'approche de la fenêtre suivie des autres jeunes filles.)* Où est-il maintenant ?

UNE JEUNE FILLE. — Oh ! laissez-moi voir.

UNE AUTRE. — Tu prends toute la place.

UNE JEUNE FILLE. — Laisse-moi, toi ! Il faut toujours que tu te mettes devant les autres.

MANUELA. — Un peu de silence ! C'est moi qui commande ici !

UNE JEUNE FILLE. — Et pourquoi donc ?

MANUELA. — C'est moi qui ai eu l'idée du char ! et du laurier !

UNE JEUNE FILLE. — Tu as toujours toutes les idées, toi ! Même celle d'être amoureuse de Bolivar !

MANUELA. — Oh ! ça c'est mieux qu'une idée. *(Bruit.)* Regarde ! Il est là ! Il va, il entre dans une maison. Oh ! pourquoi celle-là et non celle-ci. Regardez-moi donc cet homme qui se trompe tout le temps de porte et ne connaît pas celle de sa destinée ! Mais c'est par ici qu'il faut venir. Oh ! merveilleux !

UNE JEUNE FILLE. — Ah ! il a bien le temps de penser à nous quand toute sa tête est encore farcie de noms de bataillons et d'ordres à donner.

MANUELA. — Je vais lui lancer cette couronne de laurier sur la tête, il finira bien par s'apercevoir que j'existe !

UNE JEUNE FILLE. — Il ne faudrait tout de même pas le blesser.

MANUELA. — Que j'enlève cette grosse branche. Ah ! il s'éloigne ! Il ne saura donc jamais rien de moi !

TOUTES, *ensemble.* — Le voilà qui revient !

MANUELA. — Ah ! Tu vas la connaître, Manuela Saenz ! *(Elle lance au loin sa couronne de laurier.)* Hum ! Un peu fort, peut-être. Il approche ! Il vient ! Il vient ! Le voici ! *(Elle salue. Bolivar entre, sa couronne à la main.)* Pardonnez à une de vos admiratrices ce peu de feuillage qu'elle a lancé dans votre direction ! Je ne vous ai pas fait mal, j'espère.

BOLIVAR. — Vous êtes la fille du maire ?

MANUELA. — Non, général. Je suis seulement une jeune fille égarée dans la mairie.

BOLIVAR. — Eh bien, sachez, mademoiselle, que j'ai autre chose à faire que de bavarder avec des jeunes filles égarées. Et pourquoi donc vous êtes vous crue autorisée à vous mettre ainsi en avant, avec les deux prétextes un peu voyants de la couronne et du char de triomphe ?

MANUELA. — Oh ! je désirais simplement faire un peu d'exercice avant le déjeuner. Mais il n'est peut-être pas permis non plus de vous approcher, même avec une humilité de bête de trait. Peut-être craignez-vous que je vous dérobe un peu de l'admiration populaire ?

BOLIVAR. — Pauvre petite fille avec vos petites suppositions !

MANUELA. — Ne me donneriez-vous pas du moins un souvenir de vous.

BOLIVAR, *il sort un mouchoir de sa poche et rageusement en arrache un morceau avec ses dents.* — En voilà un qui porte ma marque. Prenez !

MANUELA. — Il ne reste pas grand'chose de ce drapeau après la bataille. Mais vous détournez la

tête... Si vous me rencontrez à nouveau je suis sûre que vous ne me reconnaîtrez même pas.

BOLIVAR, *la prenant à bras-le-corps.* — Et depuis quand les loups ne reconnaissent-ils plus les agneaux ?

Il l'embrasse brusquement. Toutes les Jeunes Filles s'échappent en poussant des cris.

MANUELA. — Vous me faites mal ! Qu'avez-vous donc là, autour du cou, qui m'est entré dans les chairs ? On dirait un médaillon. Il paraît que vous êtes fidèle au souvenir d'une femme ?...

BOLIVAR. — Ne vous mêlez donc pas de ce qui ne vous regarde en rien !

MANUELA. — Mais c'est vous qui mêlez vos lèvres à ce qui me regarde.

BOLIVAR, *radouci.* — Me direz-vous maintenant qui vous êtes ? Comment vous appelez-vous ?

MANUELA. — Manuela Saenz.

BOLIVAR. — Et comment avez-vous eu l'idée, Manuela Saenz, de vous mettre ainsi en travers de ma route ?

MANUELA. — On parle un peu de vous dans la région depuis quelque temps...

BOLIVAR. — Ah ! Manuela, si vous saviez comme on est seul après la bataille. Après tous ces cris et ce sang versé, l'âme ne retrouve plus sa place dans le corps.

Ils s'enlacent. Bruit de foule, on commence à entendre des cris de plus en plus distincts : « Au balcon ! au balcon ! »

UNE VOIX. — Au balcon !

MANUELA. — Vous entendez ?

UNE VOIX. — Qu'il parle ! Qu'il parle !

MANUELA. — Allons, il faut vous décider.

BOLIVAR, *au balcon.* — Du haut de ce balcon de ma ville natale, me voici devant vous, sous la protection souveraine d'une jeune fille de chez nous qui m'a donné cette couronne de laurier. La couronne, je vous la lance, car c'est vous qui l'avez méritée. La jeune fille, je la garde... pour vous demander de l'acclamer avec moi. « Viva Manuela Saenz ! »

Acclamations.

SCÈNE IV

BOLIVAR, MANUELA,
MISIA CAYETANA SAENZ, BLANCA SAENZ

Blanca Saenz reste d'abord à part, figée et silencieuse.

MISIA CAYETANA. — Que Dieu vous bénisse, fantôme !

Elle se jette aux pieds de Bolivar et lui entoure une jambe de ses bras.

BOLIVAR, *la relevant.* — Madame...

MISIA CAYETANA. — Que Dieu protège vos jours et vos nuits, car la patrie a besoin de toutes vos minutes.

BOLIVAR. — Madame, je vous prie de me laisser passer, des affaires urgentes...

MISIA CAYETANA. — Rien de plus urgent que ce que j'ai à vous dire, puisqu'il s'agit de vous et de moi ou, ce qui est la même chose, de ma fille.

BOLIVAR. — Madame, je mets à vos pieds mes hommages les plus émus et les plus déférents.

MISIA CAYETANA. — Manuela, retire-toi un instant, j'ai à parler au général. *(Manuela se retire suivie de Blanca, puis Blanca, curieuse, entr'ouvre la porte et revient sur la scène.)* Général, grand général, savez-vous que je vous ai entendu tout à l'heure dire au balcon que vous gardiez ma fille.

BOLIVAR. — Madame, je vous fais mes plus humbles excuses.

MISIA CAYETANA. — Et comment, moi, mère dévote et infiniment maternelle, n'ai-je pas défendu à ma fille de se jeter dans vos bras ! Ah ! général, à trente ans vous êtes déjà légendaire. Vous êtes plus qu'un homme, vous êtes de la grandeur galopante. Je n'ai pu empêcher Manuela d'aimer en vous le plus fabuleux des mythes.

BOLIVAR. — C'est le plus bel hommage qu'on m'ait jamais décerné !

MISIA CAYETANA. — Et dans l'enthousiasme et l'honneur de la victoire je vous donne ma fille. Général, je vous le dis simplement : prenez soin d'elle comme d'une épousée. Souvenez-vous que nous vivons toutes les deux et que par conséquent nous sommes capables de beaucoup de souffrance. Général, c'est une pauvre maman qui vous parle ! Une pauvre veuve qui adore ses filles et craint Dieu !

BOLIVAR. — Madame, soyez certaine que je suis absolument disposé...

MISIA CAYETANA. — Ne vous croyez pas obligé de mentir. *(Il veut parler.)* Tout le pays sait que vous avez juré lors de la mort de votre femme de ne pas vous remarier. Que la paix soit avec elle ! Et je veux que vous restiez pour moi, général, l'image vive de la vérité. Mais vous avez une immense tâche à accomplir. Allez faire vivre à notre pays les plus grandes pages de son histoire ! Je vous laisse passer.

Elle se jette à nouveau aux pieds de Bolivar.

BOLIVAR. — Madame !

MISIA CAYETANA, *courant derrière Bolivar.* — Et que Dieu vous bénisse encore une fois, amour de ma fille et de la patrie !

Elle se jette encore à ses pieds, entoure à nouveau une jambe de ses bras. Il la relève sans mot dire, lui fait une profonde révérence et sort.

BLANCA. — Eh bien, maman, je te fais tous mes compliments ! Ils sont allés se rejoindre tous les deux dans la rue. Regarde-les qui s'en vont. Mais va donc leur présenter leur couche et les border tous les deux ! Est-ce donc à moi, maman, de te faire la morale !

MISIA CAYETANA. — Tais-toi !

Coup d'éventail.

BLANCA. — Tu m'as fait mal ! Quand tu as tort, tu donnes un coup d'éventail.

MISIA CAYETANA. — C'est un argument plus profond qu'il n'en a l'air. Cela veut dire : je ne dois d'explications qu'à Dieu et à la mémoire de mon mari.

BLANCA. — Eh bien, si j'avais eu le malheur de prendre un amant, moi.

MISIA CAYETANA. — Le général Bolivar n'est pas un amant, c'est de l'histoire en marche !

BLANCA. — A la première occasion, si quelqu'un me plaît, je le déclarerai historique, moi aussi.

MISIA CAYETANA. — Tu vas te taire. Tu n'as pas le sens de la grandeur ; tu confondrais un peuplier avec un cure-dents.

BLANCA. — Je n'ai aucun droit, n'est-ce pas ? Tu m'as dit assez souvent que je suis de celles dont les attraits ne sautent pas à la figure, de celles qui gagnent à être connues. Ah ! même un jour de victoire contre l'Espagne, la vie est mauvaise, mauvaise !

MISIA CAYETANA. — Ma fille, va ton chemin. Nous passerons devant la modiste et je t'achèterai un chapeau.

BLANCA. — Puis tu diras qu'il ne me va pas et tu le donneras à ma sœur.

MISIA CAYETANA. — Ecoute, Blanca, il ne faut pas m'en vouloir à cause de ta sœur. C'est si difficile de connaître son devoir dans les époques troublées. Alors, que veux-tu, ce n'est pas étonnant si je m'embrouille.

Elles sortent.

RIDEAU

TABLEAU VI

La tente de Bolivar. Valencia (Venezuela). 1814. Un cabinet de travail de fortune et une table, modestement servie, pour six ou huit personnes.

SCÈNE PREMIÈRE

PREMIER NICANOR, seul.

PREMIER NICANOR. — La bataille de la Puerta ! 15 juin 1814. C'est une date pourrie pour les enfants du Venezuela. Ce sacré général espagnol Bovès avait complètement caché trois grosses colonnes de cavalerie... et tout ce monde-là est sorti de terre pour envoyer au diable plus de la moitié d'entre nous.

SCÈNE II

BOLIVAR, PREMIER NICANOR, LE CAPITAINE MARTEL

BOLIVAR, *entrant avec le capitaine Martel ; au Premier Nicanor.* — A qui parlais-tu ainsi ?

PREMIER NICANOR. — Je me racontais nos petits ennuis et je me préparais à desservir.

BOLIVAR. — Bon, laisse-nous. *(Il marche fiévreusement de long en large.)* Le sang gicle bien plus dans la défaite que dans la victoire. Et me voilà maintenant au milieu de ce grand silence fait de l'âme bousculée et taciturne des morts à la guerre ! *(Un silence.)* L'ennemi est dix fois plus nombreux que nous. Est-ce la première fois que je serais victorieux dans ces conditions ?

Un silence.

MARTEL. — Le général veut-il signer ces pièces ?

Bolivar signe.

BOLIVAR. — Oui, je donne des signatures, Martel, mais je viens d'être battu. Et Bovès, mon pire ennemi, va arriver ici avec son souffle de fauve qui se sent guetté. Ma ville natale, va-t-elle le voir entrer triomphant ? J'ai voulu faire une armée avec de la poussière et des approvisionnements avec l'herbe des chemins ! Il arrive un moment où ce n'est tout de même pas assez ! *(On frappe à la porte.)* Va voir qui c'est.

MARTEL. — Ce sont les officiers qui sont là pour le Conseil de Guerre.

BOLIVAR. — Qu'ils attendent ! Et toi, va-t'en, tu es toujours à mes trousses, j'ai besoin d'être seul. *(Martel sort.)* Ils sont là et je n'ai rien à leur dire. Aucun espoir à leur apporter. Toute la nuit je l'ai passée hors du hamac, faisant un plan, puis un autre. Toute la nuit j'ai sillonné toutes ces fondrières de l'esprit, cette horreur intérieure, luttant, sabrant et ruisselant, escaladant des murailles dans ma tête creuse ! Et maintenant mes officiers sont là et je n'ai rien à leur dire. *(Il arme son pistolet et le tient à la main.)* Eh bien, quand ils viendront ici, c'est parce qu'un coup de pistolet aura été tiré dans la pièce. Je vais faire sauter avec joie cette cervelle ambitieuse qui me laisse sans repos. *(Un silence.)* Eh bien, non ! Je viens de toucher le fond. J'en repartirai plus fort. Ce n'est pas la première fois que la folie grimpe à l'assaut de ma cervelle. L'Amérique, que je veux pétrir à ma guise, je la sens tellement que je la deviens. Ce qui chez un homme ordinaire aurait été le délire des grandeurs j'en ai fait en moi-même une vérité qu'il me faut endurer. Et je l'endurerai. Je battrai encore l'ennemi avec des forces dérisoires et je recommencerai toutes les fois qu'il le faudra.

Il tire sur quelque chose qui passe sur le sol. Les Officiers font irruption.

SCÈNE III

BOLIVAR, QUELQUES OFFICIERS, LE CAPITAINE MARTEL

BOLIVAR. — Vous aviez cru à un attentat ? Non, mes amis, je réfléchissais. Et ce coup de pistolet m'a éclairci les idées. Un rat ! J'ai tué un rat ! *(Il prend par la queue un rat sur lequel il vient de tirer et le montre.)* Ce n'est pas mal visé, hein ?

Il rampait sur cette terre,
Je me sens purifié
De lui avoir enlevé
D'un coup toute sa misère !

Quant à moi, je suis encore bien vivant. Je vais le prouver. Nous partirons dans quelques instants pour défendre la capitale. Mais je veux commencer les opérations tout de suite et ici même. Prends la plume, Martel, et écris. *(Les Officiers veulent se retirer par discrétion.)* Restez, messieurs, restez puisque je vous dis que les opérations commencent. Mais d'abord, Martel, va me chercher un verre d'eau, j'ai un incendie dans la gorge comme si j'avais hurlé toute la nuit. Et vite, vite ! *(Martel*

sort. Bolivar ouvre la porte presque aussitôt en criant :) Apporte aussi la carafe et tout de suite ! *(Martel revient avec la carafe et un verre. Les Officiers sont dans un coin de la salle et, à mesure que parle Bolivar, s'approchent de lui, groupés.)* Ah ! ils nous font la guerre comme ils l'entendent : ils coupent les oreilles de nos partisans et les mettent à leurs chapeaux ! Et ils se figurent que nous allons les traiter avec d'humanitaires bastonnades ! *(A Martel :)* Ecris, Martel, écris et ne t'effraie pas de ce qui va jaillir de ta plume. Cela s'appelle : « Décret de la guerre à mort ! » *(Tous les Officiers se mettent de face par rapport au public et restent un instant au garde à vous. Bolivar dictera de plus en plus vite :)* « Mes amis, une armée envoyée par le Congrès souverain est venue pour vous délivrer. Les ennemis ne seront sauvés que s'ils abjurent leurs crimes et coopèrent avec nous à la destruction du gouvernement de l'Espagne. »

MARTEL. — Général, j'ai peine à vous suivre. Un peu moins vite, je vous en prie.

BOLIVAR, *continuant à dicter tout aussi vite.* — « Tout Espagnol qui ne conspirera pas contre la tyrannie par les moyens les plus efficaces sera considéré comme traître à la patrie et passé par les armes. »

Bolivar se tient maintenant à l'extrémité de la scène, où Martel écrit. Tandis qu'il dicte, le groupe des Officiers s'approche de nouveau peu à peu de lui.

MARTEL. — Un peu moins vite, je vous en supplie !

BOLIVAR, *il lui lance ce qui reste d'eau dans son son verre.* — Je te défends de m'interrompre. Tu mériterais que je te lance un verre de sang à la figure. Il est donc impossible d'avoir un secrétaire convenable. Vous écrivez tous, sous votre carapace, avec une patte de tortue ! *(Bolivar continue à dicter, plus lentement, comme s'il regrettait de s'être emporté.)* « On accordera le pardon à ceux qui rejoindront notre armée avec leurs armes ou sans elles. Les Espagnols qui rendront service à l'Etat seront réputés Américains et traités comme tels. *(Le groupe des Officiers avance et recule légèrement, toujours sans mot dire, comme s'il était le flux et reflux de la pensée de Bolivar.)* Espagnols, comptez sur la mort, même en restant neutres, si vous ne mettez pas toutes vos forces au service de la liberté de l'Amérique. Américains, mêmes coupables, comptez sur la vie ! » Et maintenant, mes amis, je vous le promets *(il monte sur une table servie)*, de même que je me promène d'un bout à l'autre de cette table en chassant tout ce qui me gêne, de même je marcherai d'un océan à l'autre en expulsant les Espagnols dans un pêle-mêle invraisemblable. *(Il saute de la table.)* Messieurs, nous allons partir tout de suite pour sauver la capitale. Préparez-vous ! *(Les Officiers sortent. A Martel :)* Priez M^lle^ Manuela Saenz de venir.

SCÈNE IV

BOLIVAR, MANUELA

BOLIVAR, *il prend Manuela par la taille et esquisse un mouvement de danse avec elle.* — Quel pas léger que le tien, Manuela ; comme un mouvement d'ailes avant l'envol ! Mais c'est moi qui pars, et en ce moment même je prends congé de ton corps chéri.

MANUELA. — Est-ce donc vrai ?

BOLIVAR. — Comme la lumière du jour. *(Il lâche brusquement sa compagne et se précipite du côté où sont partis les Officiers.)* Martel, qu'on emporte des vivres pour quatre jours au moins, nous allons traverser des régions où il ne reste plus rien.

Il reprend Manuela par la taille et continue son mouvement de danse.

MANUELA. — Tu disais donc que tu m'emmenais avec toi.

BOLIVAR. — Que ton épaule est douce à la main qui va s'éloigner ! Adieu, épaule ! Que ta gorge est ferme sur ma poitine ! Adieu, gorge. Je ne serai pas long à revenir. Adieu lèvres et délice de vivre, adieu tout ce qui fait Manuela Saenz, de sa tête vive et volontaire à ses petits pieds posés sur l'Amérique qui sera libre, Manuela, qui sera libre !

MANUELA. — Tu ne vas pas me laisser ici, Simon ?

BOLIVAR. — Mais je suis très loin déjà. Je ne suis plus qu'un cavalier presque invisible dans les plaines de l'absence.

MANUELA. — Laisse-moi t'accompagner. Si je suis avec toi, je ne craindrai plus rien, ni pour toi ni pour moi.

BOLIVAR. — L'amour n'a jamais arrêté les balles.

MANUELA. — Il suffit de si peu de chose pour que la balle ne vous touche pas.

BOLIVAR. — Et pourtant il faut qu'elle reste ici cette jolie bouche avec ses paroles amoureuses.

MANUELA. — Et tu vas m'abandonner au milieu de ces fugitifs, de ces lamentations, de ces grands-mères dans les charrettes à bœufs, entre les casseroles et les matelas, et par-dessus tout ces cris d'enfants qui ont faim !

BOLIVAR. — Dans les jours qui vont suivre, je ne saurais avoir en face de moi que les têtes des soldats prêts à tuer et à mourir. Il faut que toute tendresse me devienne hideuse.

MANUELA. — Eh bien ! va, mon ami. Je te la garderai la tendresse. Tu lui trouveras encore un visage à ton retour.

BOLIVAR. — Etre obligé de te laisser ici, alors que se trouve dans le voisinage cette brute de Bovès, le plus cruel de nos ennemis, qui fait la guerre à sa façon sans tenir compte des traditions de son pays ! Avec cela superstitieux comme un sauvage ! *(On entend toute proche une sonnerie de clairon. Bolivar enlace Manuela.)* Je te laisse mon meilleur soldat, Premier Nicanor, qui cette nuit même vous conduira en lieu sûr, toi, ta mère et ta sœur. Allons, adieu !

MANUELA. — Adieu ? Tu ne me dis pas au revoir ?

BOLIVAR. — Adieu ou au revoir, n'est-ce pas la même chose en temps de guerre ? Mais la paix reviendra, ma chérie, et avec elle ses nuances de langage.

Bolivar sort. Manuela reste seule et refoule ses larmes.

MANUELA

Si c'est pour ne plus le revoir
Que j'avais lié tant d'espoirs,
Malheur à moi, mélancolie,
Je serai une morte en vie !
Je ne croyais pas au malheur
Le voilà cloué dans mon cœur,
Je ne croyais pas à la peine
Voilà qu'elle est ma souveraine ;

(Elle s'agenouille.)

O toi, Reine de ma douleur,
Ne serre pas ainsi mon cœur
Si tu ne veux pas que je ploie,
Lâche un peu cette pauvre proie,
Comprends-moi sous ma faible écorce,
J'ai besoin de toutes mes forces...

SCÈNE V

MANUELA, MISIA CAYETANA, BLANCA

MISIA CAYETANA, *entrant avec Blanca.* — Toujours courant toutes les trois, nous sommes les inséparables sur les routes de la Colombie. Il vient de partir ? Embrasse-moi.

Elles s'embrassent.

MANUELA. — Il a bien fait de partir.

MISIA CAYETANA. — Oh ! je ne dis pas qu'il ait mal fait. Est-ce qu'un homme comme lui peut se tromper !

BLANCA. — En attendant, le fameux Bolivar nous a plantées là comme de l'artillerie hors d'usage.

MANUELA. — Il était bien obligé d'aller défendre la capitale.

MISIA CAYETANA. — Comment voulais-tu qu'il s'encombrât de trois femmes en ce moment ? Moi, je vous dis : patience et bonne volonté. Tant que nous serons ensemble toutes les trois, rien de vraiment terrible ne pourra nous arriver ; nous faisons un bloc familial et résistant.

BLANCA. — Que veux-tu faire contre Bovès ?

MANUELA. — J'ai confiance dans les plans du général Bolivar.

BLANCA. — Parce qu'il est ton amant ! Ça donne confiance, ça !

MANUELA. — Tais-toi, jalouse ! Hargneuse !

BLANCA. — Je ne suis pas une courtisane, moi !

MISIA CAYETANA. — Silence, méchantes filles toutes les deux. Votre défunt père a honte de vous en plein ciel et détourne la tête. *(Elle regarde en haut appelant :)* Alberto ! Alberto ! Mais regarde donc de notre pauvre côté ! Ah ! mes filles, hâtons-nous de lui adresser toutes les trois notre prière des mauvais jours. *(Elle est encadrée par ses filles, qui baissent la tête, s'adresse au ciel et dit :)* Alberto, Léon, Justo, Eduardo Saenz, né à Cartagène le 17 avril 1781, décédé à Caracas le 22 juin 1817, toi qui nous vois de là-haut, écoute-nous ! Donne aide et protection à ta femme et tes filles, très effrayées sur la terre. Accorde-nous la concorde et la santé alors que les balles commencent à siffler de toutes parts. Fais le nécessaire pour que nous soyons sauvées, toi qui étais un véritable saint et qui dois avoir par conséquent l'oreille et le cœur du Tout-Puissant. Ainsi soit-il ! Et maintenant, mes filles, je ne veux plus de ces disputes entre sœurs. Demandez-vous pardon l'une à l'autre. Et embrassez-vous. *(Elles s'embrassent de travers.)* Mieux que ça, mes filles, dans mes bras toutes les deux. Dieu sait ce que la journée d'aujourd'hui nous réserve.

MANUELA. — Oh ! oh ! elle m'a mordue !

BLANCA. — C'est elle qui a commencé !

MISIA CAYETANA. — Si vous vous êtes mordues, la prière est à recommencer, et plus pieusement que tout à l'heure ! Feu Alberto, Léon, Justo, Eduardo Saenz, leur père et mon mari...

Bruit de fusillade, les femmes se cachent la tête.

SCÈNE VI

LES MÊMES, BOVES, habillé comme un Peon, et portant un poncho.

BOVÈS. — Pardon, mesdames, j'ai bien peur de vous déranger.

MISIA CAYETANA. — Mais non.

BOVÈS. — Mais si, je ne sais pas comment j'ai osé entrer ici, dans la tente de Bolivar, dames considérables, sans me faire annoncer. Vous faites partie, je crois, des bagages du général. *(A Misia Cayetana :)* Si je comprends bien, vous êtes une de ses malles. *(Aux jeunes filles :)* Et vous deux ses valises. Et dans sa hâte il n'a pas pu vous emporter. C'est vous la Manuela Saenz ?

MANUELA. — Je n'ai rien à vous dire. Qui êtes-vous donc pour vous permettre de me parler ainsi ?

BOVÈS. — Oh ! moi, je suis un ancien contrebandier, un ancien domestique, un ancien rien du tout et actuellement un pas grand chose. Je suis venu vous demander ce que vous pensiez du général Bovès. Oui, répondez en toute liberté, vous pouvez vous fier à moi, car je suis le général Bovès, lui-même. Du moins, c'est ainsi qu'on m'appelle, à tort, peut-être. *(Appelant.)* Capitaine Dominguez ! *(Entre le Capitaine, c'est l'adjoint au maire de Caracas.)* Qui suis-je, monsieur l'adjoint au maire de Caracas ?

LE CAPITAINE DOMINGUEZ. — Mais... le général Bovès.

BOVÈS. — Dans ce cas, je n'ai qu'à m'incliner et je commence l'interrogatoire. Faites avancer le nègre en question.

DOMINGUEZ. — Bien, général.

On voit Premier Nicanor enchaîné.

BOVÈS, *au nègre.* — Pièce d'ébène, je vais m'occuper de vous tout de suite. Vous êtes l'homme de confiance du général Bolivar et vous aviez ordre de mettre sa maîtresse en lieu sûr avec sa mère et sa sœur très vénérées.

PREMIER NICANOR. — Oh ! mon général, moi je ne connais pas ces dames. Je les connais pas du tout. Ce doit être de pauvres réfugiées comme il

y en a tant. Je suis un petit cultivateur. Quand vous êtes arrivé ici, je travaillais à un petit champ sans malice qui me plaît bien. Des palmiers à noix de coco en plein rendement et un tout petit potager avec de la salade frisée ; je me disposais à l'acheter...

Bovès. — Le propriétaire de ce champ ne vous connaît même pas. Vous parliez d'acheter ce champ. Avez-vous de l'argent ?

Premier Nicanor. — Oh ! moi, pas porter mon argent sur moi. C'est l'affaire des banquiers de garder l'argent. C'est aussi leur petit bénéfice.

Bovès, *à un Officier.* — Fouillez-le !

L'Officier. — Il a 200 bolivars sur lui.

Premier Nicanor. — Mais, mon général, je ne comprends rien à ces histoires, je suis père d'un petit garçon... Je ne fais de mal à personne.

Bovès. — Où est-il, votre garçon ?

Premier Nicanor. — Je ne sais pas, mon général, la guerre c'est comme ça. On se perd facilement. C'est justement ça, la guerre. Je te perds, je te retrouve, et je te perds encore pour ne plus te retrouver.

Bovès. — Est-ce que vous connaissez le général Bolivar ?

Premier Nicanor. — Attendez donc un petit peu. C'est pas un petit blond à lunettes qui commande un régiment espagnol ?

Bovès. — Faites l'imbécile tant que vous voudrez, vous ne perdez rien pour attendre. Savez-vous jouer de la guitare, homme de couleur foncée ?

Premier Nicanor. — Pour vous servir, moi je suis un bon joueur de guitare. Je joue aussi bien tapotant le bois, petit-patapon, comme ça, qu'avec la corde de la guitare.

Bovès. — Ah ! c'est la première fois que vous ne mentez pas. Eh bien, je compte sur vous pour le bal de ce soir puisque Bolivar a dû renoncer à le présider lui-même. Remerciez-moi, vous ne serez fusillé qu'après le bal. *(Au capitaine Dominguez :)* Et que le peloton d'exécution ne vise pas à la tête de cet homme. Je veux qu'elle reste bien ressemblante comme faite par un grand peintre ! Nous pourrons ainsi la montrer demain aux amateurs, qui la reconnaîtront au bout d'une pique sur la place principale. Il faut bien que les têtes et les piques et les places publiques servent à quelque chose. Allons, Dominguez, retirez de ma vue cette pièce d'ébène. *(Dominguez sort avec Nicanor.)* Que ces dames se retirent aussi. *(Manuela fait mine de partir.)* Mais non, pas vous, vous restez, vous êtes trop belle pour vous en aller par là.

SCÈNE VII

BOVES, MANUELA

Pendant la scène précédente Manuela a mis sur la table des fourchettes en croix. Elle est de l'autre côté de la table. Bovès approche.

Bovès. — Qu'est-ce que vous faisiez là, près de ces fourchettes ? C'est vous qui avez mis ces fourchettes en croix ? Qu'est-ce que vous dites ? Allons, défaites cette croix, je vous en donne l'ordre. *(Manuela ne bouge pas. Du bout de son épée tremblante il défait la croix.)* Ah ! la vipère ! *(Il fait un bond de côté en faisant sauter la fourchette.)* Maintenant, approchez, mademoiselle. Approchez encore. *(Elle approche.)* Encore !

Elle ne bouge plus. Bovès s'avance et lui enlève un soulier.

Votre belle extrémité
Je la prive de chaussure
Et je mets à ma ceinture
Ce poignard inusité.
Comme les armes sont rares
En ces temps de Bolivares
Cela peut toujours servir.
A rêver et voir venir.

Eh bien, ce Bolivar qui dansait avec vous tout à l'heure ici même. Il devait nous rejeter à la mer comme de la sardine pas fraîche. Et vous voilà ma prisonnière, malgré son décret de la guerre à mort. Ah ! la guerre à mort, nous allons lui montrer comment on la fait. Alors, c'est tout ce que vous trouvez à dire à celui que votre amant appelle le monstre et même l'archimonstre. *(Il rit.)* L'archimonstre !

Manuel. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire, général.

Bovès. — Ha ! He ! Hi ! Ho ! Hu ! Elle a enfin ouvert le bec ! Et elle m'appelle : général, comme elle appellerait Bolivar : général ! Une femme qui a peur appellerait un chien : général et un moustique : général !

Manuela. — Mais je n'ai pas peur du tout.

Bovès. — La peur viendra, je vous le promets. Alors, c'est ainsi que vous tirez les chars de triomphe, comme une petite mule toute pavoisée ?

Manuela. — Je voulais en effet tirer le char, mais le général Bolivar ne l'a pas voulu.

Bovès. — Ah ! voilà le distinguo, le distinguissimo ! Il ne l'a pas voulu, ce général à jeunes filles, ce général à pantoufles d'argent. *(Il rit.)* Vous êtes arrivée avec tout votre attelage, vous et toute votre bande. Et il vous a dit : zut, j'aime mieux une paire de juments ! Allons n'essayez pas de me tromper. *(Il lui met la main sur la bouche.)* Cette main finirait par le savoir. *(Il fait tourner sa main droite sous le nez de Manuela.)* Elle n'a pas la prétention d'être belle comme un bouquet de violettes, ma main, on prétend qu'elle a égorgé elle-même cent personnes dans un après-midi. *(Il s'arrête et renifle.)* Sentez-vous déjà cette odeur de terre fraîchement remuée par des fossoyeurs inspirés ?

Manuela. — Je ne sens rien du tout.

Bovès. — Mettons... Ce soir, toutes les femmes de la ville dont les maris ou les amoureux ont été tués au service des Indépendants seront spécialement invitées à un grand bal que je donne en l'honneur de la douleur humaine, de la charité chrétienne, et cætera, et cætera. Mais, ma petite pouliche, il faudra vous présenter, j'y tiens absolument, avec la robe à grelots d'argent que vous aviez pour le char de triomphe.

Manuela. — Tous mes bagages ont été volés, je n'ai que cette robe.

Bovès. — Vous vous débrouillerez. Je vous veux avec la robe du char de triomphe et un seul soulier, n'est-ce pas ? Je garde l'autre pour que vous n'alliez pas courir par là. Allons, je vous laisse, nous nous retrouverons tout à l'heure sur la Grand-Place, derrière cette tente. Faites-vous belle ! Au revoir !

Il s'incline devant elle et sort en jonglant avec le soulier de Manuela.

TABLEAU VII

Une place publique à Valencia.

SCÈNE PREMIÈRE

MANUELA, UNE DAME, UN PRETRE, UN OFFICIER

MANUELA, *elle va d'un bout à l'autre de la place.*

Je pense à toi, ô mon ami !
Dans les lointains tu te dérobes,
Et je cherche une pauvre robe
Dans cette misérable nuit.

S'adressant à des personnes qui passent :
Pardon, ma pauvre dame, ne sauriez-vous pas où je pourrais trouver une robe de soie blanche ? J'en ai absolument besoin !

UNE DAME. — Et vous n'avez pas honte, alors que le pays est la proie de la guerre et des maladies, de chercher une robe de soirée, de penser à votre plaisir !

MANUELA. — Monsieur le curé, de grâce, aidez-moi à trouver une robe blanche de soirée. Ordre du général Bovès, sans quoi je serai morte ce soir.

UN PRÊTRE. — Comment voulez-vous que je vous aide ! Tout a été brûlé ou emporté. Priez, pauvre enfant !

MANUELA. — Et vous, lieutenant, je vous en supplie, est-ce qu'il y a des marchands dans ce pays ? Où pourrait-on trouver de l'étoffe ?

L'OFFICIER. — Mais vous êtes bien trop habillée ainsi, ma poulette, vous êtes beaucoup trop habillée !

Il rit.

MANUELA. — Ah ! lâches ! lâches ! tous tant qu'ils sont ! Aucun ne m'aidera !

SCÈNE II

MANUELA, MISIA CAYETANA, BLANCA

MISIA CAYETANA, *se précipitant vers sa fille.* — Ma pauvre Manuela, nous allons t'aider, nous, à te trouver une robe.

BLANCA. — Il lui faut toujours une robe, à celle-là, même quand nous sommes nues jusqu'à la cheville.

MISIA CAYETANA. — Tais-toi. Ce qu'il faut trouver c'est trois aiguilles et du fil. Avec nos trois jupons nous te ferons une robe, ma chère enfant.

BLANCA. — Ah ! non, je ne donne pas mon jupon.

MISIA CAYETANA. — Il faut sauver la vie de ta sœur.

BLANCA. — La vie de ma sœur ? Il n'y en a que pour elle à la maison.

MISIA CAYETANA. — Venez un peu ici toutes les deux. Nous arriverons bien à faire cette robe d'ici ce soir, en nous y mettant toutes les trois. *(A Blanca :)* Et toi, tu seras la première à nous montrer que tu es la plus habile à coudre.

BLANCA. — Faire une robe à ma sœur maintenant. Il ne manquait plus que ça pour mon bonheur. Oh ! la guerre ! la guerre !

Elles sortent.

SCÈNE III

DES SOLDATS

Ils ont une estrade et se mettent à décorer de feuillages et de fleurs la place de Valencia.

UN SOLDAT. — Si le jupon leur sert de robe, qu'est-ce qui leur servira de jupon ?

UN AUTRE SOLDAT. — La peau, la peau, la pauvre fille.

UN SOLDAT. — Mais il faut se dépêcher de finir ce travail.

Il chante.

J'étais garçon boucher,
Je suis sans boucherie.
On me fait décorer
La place et la mairie.

UN AUTRE SOLDAT, *il chante.*

Moi j'étais employé
Dans un vieux cimetière,
Où la mort à l'envie
Rajeunissait la terre.

LES SOLDATS, *ils chantent ensemble.*

Dans toutes les armées
Sur la planète immense
On a même souci
D'aider les compétences.

UN SOLDAT, *il chante.*

Nous sommes les décorateurs
D'une fête un peu ténébreuse ;
Petites dames, haut les cœurs,
Vous en verrez de curieuses.
C'est par ordre supérieur
Que nous sommes décorateurs.

UN AUTRE SOLDAT

Notre bon général Bovès
Aime bien que chacun s'amuse
Mais attendez la fin du bal
Pour connaître toute sa ruse.

UN AUTRE SOLDAT

O fleurs, pardonnez aux pourceaux
De vous mêler à cette histoire ;
Tiges, pétales, votre gloire
Sera de mourir en arceaux.

SCÈNE IV

LES MÊMES, DEUX FEMMES dans des toilettes préparées hâtivement et qui sentent la panique.

PREMIÈRE FEMME, *bas à la deuxième.* — Ils nous ont laissées entre nous, comme des brebis dans l'enclos qui borde les abattoirs.

DEUXIÈME FEMME, *bas.* — Il paraît que Bovès est aujourd'hui de fort bonne humeur.

PREMIÈRE FEMME. — Ne vous y fiez pas, je vous en supplie !

DEUXIÈME FEMME. — Pourquoi nous a-t-on réunies ici toutes, ce soir ?

PREMIÈRE FEMME. — Le prétexte est un bal en l'honneur de la maîtresse de Bolivar.

DEUXIÈME FEMME. — En l'honneur, si l'on peut dire !

PREMIÈRE FEMME. — C'est celle-là qui s'avance ?

DEUXIÈME FEMME. — Oui.

SCÈNE V

LES MÊMES, MANUELA, MISIA CAYETANA, BLANCA SAENZ, suivies de NICANOR et de MUSICIENS

Manuela hésite à parler à Premier Nicanor, qui fait partie de l'orchestre. Les musiciens s'asseyent sur une estrade. Puis arrivent d'autres femmes en tenue de bal improvisée.

PREMIER NICANOR, *bas à Manuela.* — Je veille sur vous comme si vous étiez le général lui-même.

MANUELA. — Merci, Nicanor. Moi aussi je veille sur toi. Tu en as besoin.

PREMIER NICANOR. — Mais parlons bas !

MANUELA. — Parle bas toi-même. Toutes les issues sont gardées, de tous côtés on nous guette.

LA VOIX DE BOVÈS, *de quelque coin ou de dessous l'estrade. Il imite Manuela.* — Parle bas, on va nous entendre.

LE CAPITAINE DOMINGUEZ, *à l'autre bout de la salle, imitant aussi Manuela.* — Parle bas.

BOVÈS, *au nègre.* — Et vous, bien entendu, vous ne connaissiez pas jusqu'à ce jour la femme de Bolivar ! *(Se montrant :)* « Connais pas ! Parle bas ! Connais pas ! Mais parle donc bas ! » Vous ne dites plus un mot ? Chuchotez, que diable ! murmurez, gazouillez, mes petits poussins. *(Il imite les poussins.)* Pi-pi-pi-pi-pi. Volatiles, qu'avez-vous fait de vos plumes et de vos touchantes petites pattes. *(A Manuela :)* Donnez-moi votre pied que je vous chausse. Il ne faut pas aller au plaisir d'un pied douteux. Sentinelles, à vos places ! *(Deux sentinelles, baïonnette au canon, se mettent de chaque côté de l'estrade.)* Allons, mesdames, de la gaîté ! Un bal, c'est un endroit où l'on s'amuse sans remords. *(Au capitaine Dominguez :)* Faites passer les alcools pour chasser les grosses mouches de la peur. J'aurais voulu qu'il y eût plus de lumière, mais les sacrés insurgés ont emporté toutes les lanternes et on n'a trouvé que ces quatre-là. *(On apporte les boissons, les dames boivent.)* Maintenant parlez haut et faites connaissance ! *(Avec une fausse colère :)* Et les danseurs qui ne sont pas là !

DOMINGUEZ. — Ils attendent vos ordres derrière ce mur !

BOVÈS. — Qu'ils viennent ! *(Six Officiers danseurs arrivent, marchant au pas deux par deux, précédés d'un clairon.)* Une, deux, une, deux, une deux ! *(Ils font deux fois le tour de la scène.)* Danseurs, halte ! Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter vos danseurs. Allons ! Musique ! Musique ! Jouez-nous quelque chose d'entraînant. *(Les Musiciens jouent, les Officiers se dirigent vers les femmes.)* Je suis le surveillant général de vos plaisirs. Allons, tournez, tournez, mes petits moribonds. *(Pendant un bon moment : musique ; les couples tournent ; puis Bovès fait signe au capitaine Dominguez.)* Allez-y. *(Le capitaine Dominguez décroche une lanterne, il se dirige vers les musiciens et dit à l'un d'eux de le suivre :)* Ordre du général ! *(Le Musicien ne sait que faire de l'instrument.)* Qu'il laisse là sa guitare. Elle peut encore servir. Et mettez-lui le petit chapeau pointu du dernier soupir pour qu'il sache bien de quoi il retourne. *(On lui met un petit chapeau pointu en papier.)* J'y tiens beaucoup, il y a chez moi toute une étiquette de la mort. *(Le Musicien suit l'Officier et disparaît à droite.)* Par la Vierge noire de la mer Caraïbe ! Cet animal-là nous a laissés avec trois lanternes allumées !

MANUELA. — Vous êtes bien superstitieux pour un général !

BOVÈS. — Taisez-vous donc ! Ce n'est pas que je sois superstitieux, mais je n'aime pas voir trois lanternes allumées.

Il en éteint une.

MANUELA. — Oui, ça irrite les morts ! Et vous commencez à en avoir peur.

BOVÈS. — J'ai peur des morts, moi... *(Coupant court, furieux :)* Je vous donne l'ordre de vous taire comme si vous étiez déjà morte. Allons, les autres musiciens, continuez à jouer avec plus d'entrain que jamais, puisqu'il y en a un de moins. *(On entend commander : « En joue ! feu ! » puis une salve à travers la musique de bal. Danseuses et Musiciens restent interdits. Aux autres musiciens :)* « En joue ! feu ! » Et un musicien de moins, un ! Continuez à jouer ou gare. *(La musique reprend. Aux Danseuses :)* Et vous, dansez !

Les couples tournent à nouveau. Bovès chante et danse pendant que Misia Cayetana danse et tremble de tous ses membres.

Rien de tel que de danser
Pour chasser au loin la peur,
On la pousse avec le pied,
La musique fait le reste,
Et l'on est interloqué
De penser qu'on avait peur
Et il ne vous reste plus
Même la peur d'avoir peur.

Allons, répétez avec moi le refrain.

Seuls les Officiers de Bovès répètent :

Et il ne vous reste plus
Même la peur d'avoir peur.

Allons, allons, dansez ! *(A part, à l'oreille du capitaine Dominguez :)* Compris ?

DOMINGUEZ. — Oui, mon général !

BOVÈS. — Maintenant, à vous ! *(Comme il fait sombre, on ne voit pas à qui Bovès s'adresse. Premier Nicanor, qui était le dernier à jouer se lève.)* Mais non, vous, ce sera votre tour tout à l'heure. Il faut bien qu'il y ait un musicien qui joue tant qu'il restera des danseuses. Non, c'est à vous, maintenant ! *(Chacun se demande si c'est de lui qu'il s'agit ! D'une voix terrible :)* Allons, faites trois pas en avant, vous ! Alors, quoi, vous ne comprenez pas ! Vous !

Il s'empare d'une lanterne, fait quatre pas et la met sous le nez de Manuela où il la laisse un instant. Manuela porte inconsciemment la main à sa poitrine.

MANUELA. — Moi ?

BOVÈS. — Mais oui, vous, il me semble que c'est clair ! Et vous autres, qu'est-ce que vous avez tous à regarder. Continuez à danser. *(Les couples recommencent à danser.)* Allez, les musiciens ! *(A Dominguez :)* Mettez-lui ce petit chapeau pointu, je suis sûr qu'il lui ira à ravir ! *(A Manuela :)* Par là, attention, il y a une marche ! Dominguez éclairez-nous !

Dominguez les éclaire avec une des deux lanternes et sort à droite avec eux.

MANUELA, *tombant à genoux et criant, les bras au ciel.* — Au secours, mon père défunt.

MISIA CAYETANA, *tombant à genoux aussi.* — Au secours, Alberto, mon mari défunt !

BLANCA, *tombant à genoux à son tour.* — Au secours, mon père défunt !

PREMIER NICANOR. — Au secours, mon frère défunt !

UNE AUTRE FEMME, *même jeu.* — Au secours, mon fils défunt !

BOVÈS. — Allez-vous-en au diable avec votre bande de défunts ! Vous allez porter malheur à toute mon armée !

Bovès lance dans la direction des femmes la dernière lanterne. L'obscurité totale se fait sur la scène. Cris dans le noir. « Sauve qui peut ! Par ici ! Par là ! Courez vite ! Fuyons ! »

PREMIER NICANOR, *il avance au premier plan, avec Manuela, sa mère, sa sœur.* — Et quelques jours plus tard, le 5 décembre 1814, le général Bovès était tué de vingt et un coups de lance, et nous, nous sommes encore de ce monde. Nous nous sommes échappés dans la nuit à la faveur des ténèbres fraternelles. Blicotimoli !

RIDEAU

ACTE III

TABLEAU VIII

Le passage des Andes (1819). Des soldats et des femmes-soldats chantent une triste mélopée indienne. Durant presque toute cette scène on entend souffler le vent et parfois avec une violence extrême.

PREMIER NICANOR. — De la montagne à n'en plus finir ! Elle repousse de partout comme une herbe vénéneuse. On dirait qu'il n'y a plus de plaines dans le monde ! Grimper toujours, s'accrocher aux rochers, la terre nous casse en trois dès que nous voulons avancer d'un pas.

PRECIPITATION, *en femme-soldat.* — Chaque montagne en cache toujours une autre plus haute et plus inerte qu'elle.

PREMIER NICANOR. — Passer les Andes. Il faut savoir ce que c'est, 200 lieues de montagnes ! A 5.000 mètres d'altitude on se sent devenir transparent et pareil aux fantômes qui montent tout droit des précipices. *(A Precipitation :)* Je ne sais même plus qui je suis. J'en perds la boule pensante. Est-ce que je suis moi, est-ce que je suis toi ou bien c'est toi qui es moi ?

PRECIPITATION. — Ce sera comme tu voudras.

PREMIER NICANOR. — Oui, un couple uni dans la misère et la gelée blanche ! Nous allons tous y rester. Regarde nos mulets. Tous crevés. Morts de dégoût dans ces montagnes repoussantes. Voilà ce qui nous reste de notre cavalerie. *(Il montre ses pieds nus avec d'énormes éperons.)* Des éperons ! du moins eux ne meurent pas de faim. Ils ont des dents, mais pas de bouche. Sage précaution ! Et toujours de grandes discussions pour savoir si ce qui nous tombe du ciel c'est de la neige fondue ou de la pluie glacée.

PRECIPITATION. — Ou si nous mangerons demain des cailloux ou des pierres.

PREMIER NICANOR. — On boit une eau si froide que toute l'armée fond en coliques. *(Se tournant vers un groupe de femmes-soldats.)* Ah ! mesdames, vous vouliez savoir ce que c'est que la guerre ! Vous êtes servies ! Et il nous faut libérer la Nouvelle-Grenade après le Venezuela, puis ce sera le tour de Quito et du Pérou ! Dieu ! que la terre est grande quand il faut toute la conquérir !

UN SOLDAT, *à un autre.* — Attention, ne va pas t'endormir là, n'oublie pas que tu as à ta droite un précipice de 3.000 mètres.

LE SOLDAT, *il regarde le précipice.* — C'est vrai !

PREMIER NICANOR. — Ne le regarde pas en face. Ça vous aspire un homme comme un grain de poussière.

PRECIPITATION, *à Nicanor.* — Tu n'as plus rien à fumer ?

PREMIER NICANOR. — Tu es folle ! Il y a longtemps qu'on n'a plus de tabac !

PRECIPITATION. — Cherche dans ton sac.

PREMIER NICANOR. — Oh ! mon sac. Je sais tout ce qu'il a dans le ventre.

PRECIPITATION. — Regarde tout de même.

PREMIER NICANOR. — C'est bien pour te faire plaisir. *(Il cherche dans son sac.)* Qu'est-ce que c'est que ça ? Une cigarette ! Avec qui as-tu couché, malheureuse ? Où as-tu trouvé ça ?

PRECIPITATION. — Sur quelqu'un qui a perdu la mémoire.

PREMIER NICANOR. — Il oublierait une cigarette !

PRECIPITATION. — Puisqu'il est mort, imbécile.

PREMIER NICANOR. — C'est vrai qu'il n'y a qu'un mort pour vous faire un cadeau pareil !

Il fait le signe de croix avant de fumer.

UNE FEMME SERGENT, *s'avançant du fond de la scène.* — Par ici, les femmes. Les femmes seulement.

PREMIER NICANOR. — Et pourquoi pas les hommes ?

LA FEMME SERGENT. — Je dis : les femmes seulement.

Precipitation se cache derrière Premier Nicanor.

PREMIER NICANOR. — Est-ce que les sexes ont une importance quand tout le monde claque des dents ?

Il hausse les épaules.

LA FEMME SERGENT, *à des femmes qui arrivent.* — Mettez-vous là et vous formerez le cercle autour d'elle.

PREMIER NICANOR. — « Les femmes seulement. » Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que nos timides moitiés pourraient bien faire sans nous ?

PRECIPITATION. — Accoucher, innocent ! C'est une femme qui accouche.

PREMIER NICANOR. — Drôle de nourrisson qui éprouve le besoin de venir voir ce qui se passe au monde en ce moment.

PRECIPITATION. — Qu'est-ce qu'il va nous dire, le pauvre gosse !

PREMIER NICANOR. — Il dira : « Si c'est pas malheureux de me faire naître sur un rocher couvert de glace ! Non, mais est-ce qu'ils me prennent pour un flocon de neige ou pour un œuf de condor ? »

PRECIPITATION. — Petit môme, qu'est-ce que tu viens faire ici-bas ! Tu te trompes de planète. Il n'y a rien de bon pour toi chez les hommes. On ne peut tout de même pas te donner un glacier à sucer. Et le pauvre sein de ta mère n'a pas plus de lait qu'un rocher. *(On entend murmurer des prières autour de l'accouchée.)* Tu entends les prières pour le nouveau-né ?

UNE FEMME SERGENT. — Général, il vient de naître une petite fille dans le bataillon Rifles. Sa mère vous demande comment il faut l'appeler.

BOLIVAR. — Qu'on l'appelle Confiance et que toute l'armée se souvienne de son nom ! Je serai son parrain. *(A Manuela :)* Et voici sa marraine, n'est-ce pas ?

MANUELA. — Bien sûr. Je veux voir cette enfant.

Elle se mêle au groupe de femmes-soldats.

PREMIER NICANOR. — Dis donc, Precipitation, si tu lui chantais tout de même quelque chose pour le consoler d'être au monde !

PRECIPITATION, *elle chante.*

Pour les enfants sans feu ni lieu
Il faut une chanson si belle
Qu'elle pourrait leur tenir lieu
De demeure très naturelle.

Tout ce dont ils auraient besoin,
Un peu de lait, un peu d'étoffe,
Ainsi que tous les autres soins,
Ils les trouveraient dans les strophes

Afin de leur faire comprendre
Qu'ils sont moins seuls qu'ils n'en ont l'air,
Même au milieu de la montagne
Et de la guerre et de l'hiver.

BOLIVAR. — La vie est étrange, Manuela, et la guerre la rend bien plus étrange encore. Comment te sens-tu ?

MANUELA. — Mais je vais admirablement. Tu n'es pas trop fatigué ?

BOLIVAR. — La fièvre me nourrit. Elle me donne soif aussi, mais dans ces montagnes ce n'est pas l'eau qui manque. Et tous ces Indiens de mon armée, que disent-ils ? Est-ce qu'ils t'ont fait des confidences, tous ces grands taciturnes qui ne veulent rien me confier.

MANUELA. — Ils disent qu'ils sont des hommes de la plaine, ils ne comprennent pas pourquoi tu les as fait monter si haut. Ils regrettent leurs troupeaux sauvages. Ils disent qu'ils ne savent pas faire la guerre contre la neige et les rochers et qu'ils voudraient bien voir des ennemis. Ils disent qu'ils étouffent sur ces hauteurs comme si on les avait bâillonnés.

BOLIVAR. — Et toi, que leur as-tu répondu ?

MANUELA. — Je leur ai dit, bien sûr, que tu es seul à savoir ce que tu faisais, je leur ai dit que tu es leur destin devenu homme et qu'ils doivent t'obéir.

BOLIVAR. — Et eux, qu'ont-ils répondu ?

MANUELA. — Ils m'ont regardée longuement, puis ils ont baissé les paupières pour séparer leurs pensées des miennes et je les ai quittés dans le plus grand silence.

LE CAPITAINE MARTEL, *entrant.* — Général !

BOLIVAR. — Qu'est-ce qu'il y a, Martel ?

MARTEL. — Des soldats réclament dans le bataillon Vencedor. Les provisions sont complètement épuisées.

BOLIVAR. — Tiens, passe-leur ma lorgnette et qu'elle aille de main en main. Montre-leur les richesses de la plaine que l'on voit dans cette direction. Bientôt nous y serons.

LE COLONEL BRICENO, *il avance vers Bolivar.* — Général, la compagnie partie hier en avant-garde a été trouvée morte de froid.

BOLIVAR. — Qu'on la remplace immédiatement. *(Le Colonel Briceno se retire. Bolivar dit ce qui*

suit comme pour lui-même :) Mes compagnons, vous tous qui êtes morts sous mes ordres, c'est à vous, mes frères souterrains, que je voudrais m'adresser du haut de ces montagnes qui trempent dans l'honneur du ciel. Ecoute-moi, Patricio Hernandez, toi qui souriais avec tant de finesse derrière tes mains boueuses avant d'être un cadavre, et toi, Ceferino Dominguez, mort aussi, qui faisais rire ton régiment en imitant les Espagnols de l'Estrémadure, et toi, caporal Cipriano Flores, mort aussi, toi qui étais presque nu sous le balles, et toi, nez camus, toi, menton fourchu, toi, petite moustache naissante, vous, lèvres fières de votre premier duvet, et toi, regard bleu égaré sous ces tropiques, et toi, et toi, et toi, tous morts, vous tous qui n'aviez d'autre signe distinctif que votre intrépidité, comme ces voltigeurs de la compagnie qui viennent de mourir gelés à la file indienne dans la montagne, c'est devant vous tous, mes petits, que voudrait comparaître un jour votre général, votre responsable ; il ne demande pas le pardon, mais la justice dont vous avez maintenant le secret. C'est vous qui lui direz s'il mérite encore votre amitié ou si vous vous écarterez à jamais de lui, par dizaines de mille, pour le punir par un silence éternel. *(Bolivar se tourne vers ses soldats et d'une voix plus forte :)* Et vous, vivants en loques, taciturnes Indiens de l'Amérique et noirs de l'Afrique venus ici esclaves et qui avez cessé de l'être, et vous, fils d'Espagnols, de Français, d'Anglais, d'Italiens et de tous les pays du monde, ô vous mes compagnons qui étiez à la recherche d'une patrie toute neuve et qui l'avez conquise, il est temps d'être fiers de vous ! Jamais armée n'était montée si haut et n'avait réussi à cueillir des lauriers dans les glaces ! A partir de maintenant nous allons descendre tous ensemble dans la plaine, avec tout le poids de notre misère, de nos sacrifices, de notre gloire et l'ennemi ne comprendra pas comment nous lui tombons tout d'un coup dans le dos comme la colère des montagnes. Allons, sac au dos, en marche !

Les soldats se lèvent et mettent sac au dos.

PREMIER NICANOR et PRECIPITATION

Ils chantent seuls d'abord puis les autres soldats se joignent à eux.

Pour les enfants sans feu ni lieu
Il faudrait une chanson si belle
Qu'elle pourrait leur tenir lieu
De demeure très naturelle.

Tout ce dont ils auraient besoin,
Un peu de lait, un peu d'étoffe...

RIDEAU

TABLEAU IX

Lima, 1826. La scène se passe devant le rideau qui représente l'Amérique du Sud.

SCÈNE PREMIÈRE

BOLIVAR, *seul.* — Eh bien, qu'y a-t-il donc ? Rien. Comment, rien ? J'ai la preuve que la mort est logée en moi, je crache le sang et cette fièvre que je sentais en dedans de moi et que je prenais pour la force de mon génie, ce n'était rien de moins que la fièvre de phtisique. Et mon œuvre n'est pas achevée ! Le sera-t-elle jamais ? Qu'est une œuvre sans l'apport, sans la complicité de l'avenir ? Cette complicité, je l'aurai. L'essentiel est d'avoir donné l'impulsion et une seule âme à cette Amérique qui était dispersée à tous les vents. Si la maladie est en moi, c'est un secret entre mon corps et moi, entre mes poumons et moi, entre ma vie et ma mort. Au large, médecins, à qui je défends de m'approcher et de tendre vers ma poitrine une oreille insidieuse. Laissez-moi, je n'ai que faire de vos services sournois. Au reste, la fièvre fait bien les choses. Elle me farde et me donne bonne mine pour ma réception qui sera brillante.

PREMIER NICANOR, *entrant.* — M. le délégué du Haut-Pérou sollicite l'honneur d'être reçu par vous, mon général.

BOLIVAR. — Qu'il entre. *(Entre le Délégué.)* Bonjour, monsieur le délégué du Haut-Pérou.

LE DÉLÉGUÉ DU HAUT-PÉROU. — Excellence, je mets à vos pieds mes plus respectueux hommages. Souffrez que je vous dise l'objet de ma visite. La représentation souveraine des provinces du Haut-Pérou, profondément pénétrée de la grandeur et de l'immense poids de sa responsabilité envers le ciel et la terre, se dépouillant sur l'autel de la justice de toute espèce de partialité ou d'intérêt privé...

BOLIVAR. — Dépêchez-vous, mon ami, allons au fait, j'ai une réception tout à l'heure.

LE DÉLÉGUÉ. — Le Haut-Pérou, qui s'est constitué en province, demande la permission, en hommage à Votre Excellence, de s'appeler la Bolivie.

BOLIVAR. — La Bolivie ! On me dédie toute une nation ! Mais c'est un fait unique dans l'amoncellement des siècles ! Je comprends maintenant, mon ami, l'importance de votre préambule. Eh bien, j'accepte d'être le parrain de cette Bolivie. Je lui parlerai à l'oreille comme à une jeune épousée, je lui ouvrirai les portes du monde.

LE DÉLÉGUÉ. — Comme les provinces du Haut-Pérou vont être fières ! Monsieur le Libertador !

BOLIVAR. — Après tout, j'ai peut-être mérité cet honneur. Avant d'atteindre Lima, monsieur le délégué du Haut-Pérou, je veux dire, de la Bolivie, nous avons parcouru plus d'espace que les plus grands vagabonds de l'histoire : Tamerlan et Gengis Khan. Nous avons livré plus de cinq cents batailles et combats. La Nouvelle-Grenade, le Venezuela et Quito ne forment qu'une seule confédération maintenant : ma chère Colombie. Ma droite va jusqu'aux rives de l'Orénoque, ma gauche atteint les marges du rio de La Plata que protège le grand San Martin. Maintenant il s'agit de tenir en mains cette société hétérogène sans quoi elle devient un chaos, un combat singulier d'homme à homme, un continuel corps à corps. La diversité d'origine de nos hommes, ces épidermes de nuances différentes requièrent un tact infiniment délicat. Nous jetterons un charme sur ces antagonismes et fonderons la Société des Nations Américaines.

LE DÉLÉGUÉ. — Quel magnifique projet ! Former un seul pays de tout le continent !

BOLIVAR. — Quelle erreur ! Il ne s'agit pas de former un seul pays. C'est exactement ce qu'il ne faut pas faire. Chaque pays gardera son indépendance. Nous ne serons unis que par un idéal commun. J'espère que vous voudrez bien venir à la réception de tout à l'heure, monsieur le délégué de la Bolivie. Je compte sur vous.

LE DÉLÉGUÉ. — J'en serai fort honoré.

BOLIVAR. — A tout à l'heure.

LE DÉLÉGUÉ. — Au revoir, monsieur le président.

Il sort.

BOLIVAR, *appelant.* — Manuela ! Manuela !

SCÈNE II

Le rideau se lève. Décor : un grand salon.

BOLIVAR, MANUELA

BOLIVAR. — Manuela, sais-tu comment on appelle les provinces du Haut-Pérou ? Je te le donne en mille.

MANUELA. — Bolivar... Bolivie... quelque chose comme ça.

BOLIVAR. — Tu écoutes aux portes.

MANUELA. — Ce n'était pas difficile à deviner. Est-ce que la gloire ne te réserve pas chaque jour quelque nouvelle friandise ? De l'autre côté de l'océan, le *Journal des Débats* et le *Mercure de France* ne parlent plus que de toi. Le comble, c'est que les Espagnols te revendiquent déjà comme un des leurs.

BOLIVAR. — Ils n'ont pas tort, je suis aussi Espagnol que Don Quichotte. L'Amérique du Sud aura été ma dulcinée, tout comme Maria Teresa, ma femme.

MANUELA. — Et dans ces régions mêmes, quand on ne veut pas passer pour un flatteur, on t'appelle : « Foudre de guerre » ou « Arc-en-ciel de la paix ».

BOLIVAR. — Oui, les hommes m'estiment, les femmes m'aiment. C'est assez agréable.

MANUELA, *elle allume un cigare.* — Moi, les hommes m'aiment et les femmes ne m'estiment pas. C'est assez agréable aussi.

BOLIVAR. — Manuela ! Comment peux-tu tenir un tel langage ?

MANUELA. — Tu ne vas pas faire de moi une esclave, n'est-ce pas ? Quand je pense que tu ne voulais même pas que je fume devant toi !

BOLIVAR. — Tu es la seule personne qui se permette de fumer en ma présence. Et ce ne serait rien si tes façons n'étaient pas si libres.

MANUELA. — Oui, je suis libre et j'ai des ailes de jeune fille, et je suis ta maîtresse et tu oses te plaindre !

BOLIVAR. — Je te reproche de ne pas connaître le prix d'un peu de sagesse.

MANUELA. — Tu es bien plus fou que moi.

BOLIVAR. — Mais mon instinct gouverne ce que tu appelles ma folie. Il m'a permis de rester toujours aussi lucide que Dieu lui-même dans le chaos de la création, quand il pensait : ici il faudrait une chaîne de montagnes, là un fleuve ferait très bien dans le paysage et là j'ai besoin d'une eau lourde et profonde que l'on nommera l'océan.

MANUELA. — Et ne te gêne pas pour te comparer au Créateur puisqu'il n'est pas là en ce moment, du moins que je sache.

BOLIVAR. — Comme tu prends les choses légèrement, Manuela ! Et à propos, ce soir il faudra te montrer plus raisonnable que jamais. Toute l'aristocratie de Lima sera là. Je ne suis pas encore bien sûr de leur fidélité à notre cause. Prends garde à tes excentricités.

MANUELA. — Tu ne vas tout de même pas toujours me condamner à n'être qu'un peu d'ombre qui tourne autour de toi.

BOLIVAR. — Mais, mon aimable folle, tu passes ton temps à te singulariser.

MANUELA. — Tu attaches de l'importance à des riens. Je me demande pourquoi tu as exigé que je m'habille en robe de soirée aujourd'hui, moi qui aurais voulu garder mon uniforme de colonel. Depuis dix ans que je me bats à tes côtés, je trouve cela si ridicule, ces jupes et ces jupons, toute cette soie bavarde qui fait un bruit de couturière dès qu'on fait un pas.

BOLIVAR. — Oh ! la paix, je t'en prie. Laisse-moi jouir de ma réception d'aujourd'hui. Ne songe qu'à recevoir aimablement mes invités.

MANUELA. — Nos invités.

BOLIVAR. — Nous ne sommes pas mariés officiellement, je suis seul à recevoir aujourd'hui.

MANUELA. — Ils s'apercevront bien que j'existe, tu verras.

BOLIVAR. — Que veux-tu insinuer ? Du calme, ma chérie, du calme.

PREMIER NICANOR, *entrant.* — Monsieur le président, les invités commencent à arriver.

BOLIVAR. — Faites entrer.

SCÈNE III

LES MÊMES, LES INVITES, LE MAIRE DE LIMA, L'EVEQUE, UN MEDECIN, DES OFFICIERS, DES JEUNES FEMMES, DES JEUNES FILLES, UN CHEF INDIEN, IBARRA, LE DELEGUE DU HAUT-PEROU.

Les femmes portent la mantille.

LE MAIRE DE LIMA. — Monsieur le président, je vous présente mes plus respectueux devoirs.

BOLIVAR. — Monsieur le maire, je suis extrêmement heureux de vous voir chez moi.

LE MAIRE. — Veuillez accepter en hommage les clefs d'or de la ville de Lima.

BOLIVAR. — Quel précieux travail ! Je suis on ne peut plus touché. Vous savez que j'adore le Pérou. J'y suis depuis trois ans et ne puis m'en arracher comme d'un songe merveilleux de jour et de nuit.

UN INVITÉ ET SA FEMME, *ensemble.* — Monsieur le président...

L'ÉVÊQUE. — Monsieur le chef du gouvernement... *(Salutations; il est suivi d'un enfant qui apporte sur un plateau une réduction de la cathédrale de Lima.)* Permettez-moi, général, de vous offrir cette humble réduction de la cathédrale de

Lima, en souvenir de tout ce que vous avez fait pour le Pérou et sa capitale.

BOLIVAR. — Oh ! le parfait, le touchant cadeau !

Il baise l'anneau de l'Evêque. Des jeunes femmes, des mères et des jeunes filles vont saluer le général. On entoure Bolivar. Manuela cause avec un jeune homme. Certaines femmes font un détour pour ne pas avoir à la saluer, pendant qu'un chef indien, un peu perdu tout d'abord, mais se ressaisissant vite, s'avance vers le Libertador, accompagné par un valet.

LE CHEF INDIEN. — Monsieur le plus grand des Caciques ! J'ai pris la liberté de vous amener un coursier, je voudrais avoir le grand honneur de vous en faire présent. Il est là, dans la cour. On le voit d'ici.

BOLIVAR, *criant par la fenêtre.* — Faites tourner la bête. Par ici, pour qu'on la voie bien du balcon. C'est une bête magnifique. Oh ! quel galbe ! Son nom ?

LE CHEF. — Napoléon, fils d'Hannibal et de la Grande Catherine.

BOLIVAR. — Il a de qui tenir.

LE CHEF, *par la fenêtre.* — Faites-le piaffer un peu.

MANUELA. — Oh ! oui, piaffer et caracoler !

On entend le bruit du fer sur le pavé et un hennissement.

BOLIVAR. — Superbe ! Quel feu dans le regard ! Et cette robe moirée !

LE CHEF. — Oh ! c'est un cadeau de ma montagne, monsieur le grand Cacique. Cette bête n'a qu'un mérite, elle est très sensible à l'appel de la trompette, c'est un cheval de bataille.

BOLIVAR. — Merci pour le cheval, mais j'espère bien que les batailles sont finies.

UN OFFICIER PÉRUVIEN ET SA FEMME, *ensemble.* — Monsieur le Libertador...

LE MAIRE. — Monsieur le Libertador, vous occupez tout le cœur de la ville et du pays. Le cœur de l'Eglise aussi. J'ai appris qu'à partir de demain ce quatrain sera chanté dans les offices :

Bénis sois-tu, notre Seigneur,
Toi qui distribuant l'honneur
Fis radieuse notre part
En nous accordant Bolivar !

BOLIVAR, *à part au maire de Lima.* — Mais on me met en bien fâcheuse posture devant le Tout-Puissant. Il est vrai qu'il connaît les hommes et qu'il est l'indulgence même.

UN INVITÉ, *s'approchant de Bolivar.* — Délégué par un groupe d'astronomes, j'ai l'honneur de vous offrir ce parchemin d'où il résulte que la première étoile à l'est de la Croix du Sud portera désormais le nom de Bolivar.

BOLIVAR. — Mais ne craignez-vous pas pour la sérénité du ciel et que ma présence un peu querelleuse ne cause des perturbations parmi les astres ?

Ils continuent à parler entre eux cependant que d'autres invités entrent.

MANUELA, *à un Officier.* — Voyez-vous encore celle-là qui fait un détour pour n'avoir pas à me saluer. Et celle-là donc ! Alors qu'elles devraient s'honorer de ma présence ici. Ah ! je vous recommande toutes ces aristocrates, ces dames à peignes et éventail qui n'ont jamais rien fait pour la cause de l'Indépendance, que de vagues tricots et de pâles collectes pour les blessés. *(Manuela s'approche d'une dame qui ne l'a pas saluée.)* Vous avez là, madame, de bien belles dentelles. A Quito on en fait aussi de ravissantes. J'en ai justement sur moi. *(Elle relève sa jupe et lui montre ses dessous.)* Regardez, faites abstraction de la jambe et admirez ces merveilles. Voyez, c'est du très beau travail, ce point-là, on ne le fait qu'à Quito.

BOLIVAR, *s'approchant.* — Manuela ! Oh ! Manuela ! je t'en prie. *(Aux Dames invitées.)* Mesdames, daignez pardonner cette extravagance à une femme qui a risqué cent fois sa vie dans mes campagnes.

IBARRA, *au maire de Lima.* — Au nom de la Colombie, nous allons offrir au Libertador la couronne de roi.

Il va vers un valet qui tient un étui.

LE MAIRE. — Vous l'avez apportée. Oh ! c'était bien inutile.

IBARRA. — Si on la lui offre, il faut qu'elle soit là.

LE MAIRE. — Mais c'est un geste symbolique.

IBARRA. — Je veux avoir la joie prodigieuse de la lui offrir moi-même. Voyez, c'est une superbe pièce d'orfèvrerie.

LE MAIRE. — Comment va-t-il prendre la chose ?

IBARRA. — Il n'y verra qu'une preuve de plus de l'adoration que nous lui portons.

LE MAIRE. — On n'est jamais sûr de ses réactions. Elles sont parfois si inattendues !

UN MÉDECIN, *bas au maire de Lima.* — Et moi, je vous dis que le Libertador ne va pas bien du tout. C'est un médecin qui vous parle. Venez voir d'ici son facies, monsieur le maire. Regardez donc cet œil cave, cette fièvre aux joues et dites-moi donc s'il n'a pas l'aspect d'un phtisique.

LE MAIRE. — Permettez-moi de ne pas être de votre avis, monsieur le professeur, c'est le visage d'un homme où brûle la flamme du génie.

LE MÉDECIN. — Le génie. Il s'agit bien d'autre chose en ce moment. Ah ! si je pouvais l'ausculter, monsieur le maire, ou tout au moins lui prendre le pouls.

LE MAIRE. — Ce n'est peut-être pas le moment.

LE MÉDECIN. — Il a encore changé de place. Allons par là pour mieux le voir. *(Ils changent de place.)* J'ai eu l'honneur de lui offrir mes services — il m'a fait dire qu'il se portait à merveille. Je n'en crois rien.

Ils continuent à parler à voix basse.

IBARRA, *qui guettait le moment d'offrir la couronne à Bolivar.* — Je suis chargé par le gouvernement de la Colombie d'offrir au Libertador de l'Amérique du Sud la couronne de roi !

BOLIVAR. — Non, Ibarra. La Colombie n'est pas la France. Je ne suis pas Napoléon et je ne veux pas du sceptre. Le titre de Libertador de l'Amérique du Sud que l'on m'a décerné est supérieur à

tous ceux que l'orgueil humain a connus. Laissons la royauté aux pays de vieille tradition. Nous respirons mieux dans un continent sans ruines. Certes, l'Europe est belle, les ruines sont belles, mais c'est encore plus beau d'avoir toutes les possibilités devant soi, d'avoir des yeux plus clairvoyants pour l'avenir que pour le passé.

VOIX DIVERSES. — Si ! Si ! Acceptez la couronne ! Le Pérou vous l'offre aussi. *(Des jeunes femmes s'emparent de la couronne et la lui offrent.)* Vous devez l'accepter, bras droit du Seigneur ! Acceptez, Sire, Sire, Majesté !

BOLIVAR. — Non, je ne veux pas de la couronne.

UNE JEUNE FEMME. — Restez du moins au Pérou !

BOLIVAR. — Je viens de passer trois ans au Pérou, je ne puis y demeurer davantage. Mon pays m'appelle, mon cher Venezuela, ma chère Colombie.

Et comme sur un signe invisible toutes les jeunes femmes entourent le Libertador et forment autour de lui un cercle de plus en plus étroit. Dans le brouhaha, un bras se dresse près du Libertador et une voix s'écrie : « Restez ! Restez ! Hourra ! Il reste parmi nous ! Il reste ! » Bolivar a une syncope et s'allonge sur le divan.

MANUELA, *elle se précipite vers lui.* — Oh ! mon chéri, qu'as-tu donc, mon amour !

BOLIVAR, *à moitié évanoui.* — Ce n'est rien, ça va passer.

LE MÉDECIN, *au Maire.* — Qu'est-ce que je vous disais. Permettez, madame, que je l'assiste.

Bolivar fait signe que non.

MANUELA. — Le général ne veut pas...

LE MÉDECIN. — Il me paraît pourtant indispensable...

Bolivar se ressaisissant fait signe qu'il refuse avec de plus en plus de force.

MANUELA. — Il vous dit de le laisser.

BOLIVAR, *se redressant.* — Docteur, je sais que vous êtes un grand médecin et je me félicite que vous assistiez à ma réception, mais je vous défends absolument de me prendre le pouls. *(Il sourit très aimablement et se met debout.)* Je vais vous dire, moi, ce que j'ai eu : un simple éblouissement sans importance, ce que les belles dames appellent des vapeurs. Rien de plus. Et cela vient de la conjonction vraiment astrale de toutes ces beautés chez moi. J'ai toujours été l'adorateur de la beauté. Quand parle la beauté, qui peut résister ? N'ai-je pas combattu pour la liberté, qui est belle entre les belles ? Ah ! mesdames, c'est justement parce que j'ai combattu pour elle que je ne puis agréer votre offre si touchante d'être votre roi et de rester parmi vous.

LES FEMMES, *désappointées.* — Oh ! Oh ! Oh !

BOLIVAR. — Filles du soleil ! Vous êtes aussi libres que belles. Votre patrie brille de l'éclat des armes libératrices. Femmes, libres sont vos époux, jeunes filles, libres sont vos adorateurs. Comprenez-moi et chérissez avant tout cette liberté qui donne encore plus de rayonnement à vos visages et à vos cœurs. Et maintenant, si vous le voulez bien, livrons-nous aux chaînes aériennes de la danse.

Il fait signe aux musiciens. Le bal commence.

TABLEAU X

SCÈNE PREMIÈRE

Premier Nicanor, seul, brossant un costume de Bolivar. Devant le rideau.

PREMIER NICANOR. — Nous avions laissé ici des partisans pendant que nous étions au loin. C'est là une denrée qui se gâte facilement quand le chef n'est pas là.

SCÈNE II

MANUELA, PREMIER NICANOR

MANUELA, *entrant.* — Qu'est-ce que tu as à parler tout seul et tout haut ?

PREMIER NICANOR. — Oh ! je commentais les événements.

MANUELA. — Rien de nouveau, cet après-midi ?

PREMIER NICANOR. — Il y a une femme voilée qui attend pour une conversation importante.

MANUELA. — Fais-la entrer tout de suite.

Premier Nicador sort.

SCÈNE III

MANUELA, UNE FEMME VOILÉE

Premier Nicanor introduit la femme par la porte du fond. Manuela fait signe à Nicanor de rester.

LA FEMME VOILÉE, *à Manuela.* — C'est au général Bolivar que j'ai l'honneur de parler ?

MANUELA. — Mais non. Est-ce que vous êtes aveugle ? Je suis Manuela Saenz.

LA FEMME VOILÉE. — Madame, je vous demande pardon, mais je me suis tellement enveloppé le visage que je ne reconnais plus personne.

MANUELA, *fâchée.* — Et si vous enleviez tous ces chiffons, vous croyez que cela ne vaudrait pas mieux ? Allons, retirez vite tout ça ou je vous l'arrache, je n'ai pas l'habitude de m'adresser à de l'étoffe.

PREMIER NICANOR. — D'autant plus qu'on te reconnaît à ton dos et à tes hanches, ma pauvre Precipitation. Il n'y a rien de semblable dans toute la Colombie.

PRECIPITATION, *la main au visage.* — Ah ! mon Dieu ! On m'a reconnue ! Je ne me sens pas très bien.

MANUELA. — Rien d'étonnant, vous étouffez là-dessous. *(On la dévoile.)* Qu'elle s'était enveloppée ! Un simple tour suffisait ! Comment vous sentez-vous, ma pauvre ?

PRECIPITATION, *à moitié évanouie.* — Ça va mieux, ah ! madamita !

MANUELA. — Quelle idée vous avez eue de vous cacher ainsi !

PRECIPITATION. — J'avais peur que vous ne preniez pas au sérieux une pauvre négresse.

MANUELA. — Mais il n'y a rien de plus sérieux que toi dans tout le pays !

PRECIPITATION. — J'ai quelque chose de si important à vous apprendre. On complote contre le général Bolivar, et c'est pour cette nuit même. Oui, madamita. Ils ne se cachent pas pour le dire.

MANUELA. — Rassure-toi, toutes les mesures sont prises. Le poste en bas est doublé, les sentinelles aussi. Mais je vais faire part de ta visite au général.

Manuela sort.

PRECIPITATION. — Nicanor, écoute. Profitons de ce que nous sommes seuls pour chasser les mauvais esprits de chez le général. Pour bien faire, il faudrait mettre à bouillir des herbes dans une casserole.

PREMIER NICANOR. — Mais nous ne sommes pas à la cuisine !

PRECIPITATION. — Eh bien ! éloignons tous les démons comme ça ! Souffle ! Souffle ! Pousse-les du côté de la fenêtre ! *(Elle souffle sur les objets à droite et à gauche.)* Chassons les miasmes très dangereux qui se cachent dans les rideaux et les tapisseries. Il y a de mauvais présages pour le Libertador. Il y a de mauvais présages.

PREMIER NICANOR. — Tu crois encore à ces histoires de diable, toi ?

PRECIPITATION. — Dis un peu que tu n'y crois pas ?

PREMIER NICANOR. — Moi, je ne dis rien. Je réfléchis des pieds à la tête.

PRECIPITATION. — N'est-ce pas qu'il sera sauvé notre Libertador ? N'est-ce pas, Nicanor ?

PREMIER NICANOR. — Mais oui, il sera sauvé !

PRECIPITATION. — Bon Dieu des catholiques, aidez-moi à chasser les mauvais esprits ! Et derrière vous, que les dieux sauvages de l'Afrique et de l'Amérique nous donnent aussi un coup de main.

PREMIER NICANOR. — Personne n'est de trop. Il faut que tout le monde s'y mette ! Ça ne sera pas de trop !

De plus en plus possédée, Precipitation va dans toute la pièce soufflant, ouvrant la fenêtre, tapant avec force sur l'invisible ennemi, chassant le diable peu à peu. Premier Nicanor se joint à elle.

Pour écarter le malheur de la maison
Il faut souffler très fort sur les démons,
Qui se font tout petits dans les grains de poussière
Et se mettent soudain dans d'immenses colères.

Premier Nicanor et Precipitation ont tous deux un masque de plus en plus tragique.

PRECIPITATION

Pour écarter le malheur de la maison
Il faut traquer le diable tout au fond
De la concience comme une bête venimosse
Qui mange peu à peu le cœur et le cervosse.

PREMIER NICANOR. — Mais tu n'as rien à te reprocher, ma pauvre femme, c'est le malheur qui trouble tes esprits.

On entend la voix de Bolivar.

PRECIPITATION. — Faut pas qu'il nous voie ! Échappons-nous !

Precipitation et Nicanor sortent.

TABLEAU XI

SCÈNE IV

La chambre de Bolivar. Au fond, une fenêtre ouverte. Bogota 25 septembre 1828.

BOLIVAR, *à Manuela qui vient d'entrer.* — Ah ! Manuela, je suis fiévreux, je ne sors pas ce soir. Aux conspirateurs de se déranger, qu'ils opèrent à domicile. Ils sauront où me trouver. Je suis comme dans un bal où tout le monde serait masqué, sauf moi.

MANUELA. — Prends un peu de repos, Simon, allonge-toi.

BOLIVAR. — Oui. Il n'y a plus qu'à s'allonger et attendre, attendre que sonne l'heure que ces messieurs ont choisie pour m'assassiner. Six fois j'ai voulu renoncer à la présidence ! Ils n'ont pas accepté ma démission et ils me reprochent maintenant d'avoir gardé le pouvoir. Ils ne comprennent donc pas que je suis toujours le même depuis que j'ai libéré les mille esclaves de ma propriété, il y a vingt-cinq ans. C'est peut-être ma présence trop grande qui les gêne. Il serait plus facile de s'entendre avec un mort. Et pourtant j'ai confiance. Même entouré d'ennemis, j'espère. Même si je suis assassiné ce soir, je serai par delà la mort le prisonnier de l'espérance.

MANUELA. — Tu n'auras pas besoin de recourir à la confiance posthume.

BOLIVAR. — En attendant, je n'en peux plus. Mon nom est haut et lourd et je n'ai plus assez de forces pour soutenir cet étendard. Mes poumons et mon cœur en ont assez de cohabiter avec l'illustre général Bolivar. Eux aussi ont déjà commencé à tromper ma confiance. Ah ! Manuela, quand je pense que toi aussi tu m'as trahi !

MANUELA. — Que dis-tu, misérable ! Nul n'a mieux que moi servi ta cause !

BOLIVAR. — Un jour il te fallait un lancier, un autre jour, un canonnier ou un fantassin.

MANUELA. — J'étais libre. Tu n'as jamais voulu m'épouser. Et tu ne t'es pas gêné non plus, dis donc. Et Luisa Corben et Anita Lenoir et Josefina Madrid et tant d'autres, il y en a beaucoup trop pour une pauvre mémoire humaine.

BOLIVAR. — Ne me dispute pas, Manuela. Si tu savais comme j'ai besoin de calme ! Aujourd'hui j'aurais été heureux d'avoir près de moi une femme qui, sa vie durant, n'aurait eu d'autre homme que moi en tête ! Maria Teresa, ma femme...

MANUELA. — Je suis tellement plus intéressante que ta pauvre petite Espagnole !

BOLIVAR. — N'essaie pas de ternir en moi un souvenir toujours radieux. Tu n'y parviendrais pas.

MANUELA. — Est-ce qu'elle aurait pu traverser les Andes à tes côtés, cette petite nature ? Allons, tu ne vas pas m'empêcher de passer la nuit ici ?

Tu as besoin aujourd'hui de quelqu'un de fort près de toi, tu ne vas pas bien.

BOLIVAR. — Merci, Manuela, tu vas rentrer chez toi, je t'en prie.

MANUELA. — Ma place est ici, ce soir. Je ne te laisserai pas seul. Je serai plus tranquille. Et tu sais comme je tiens à ma tranquillité.

BOLIVAR. — Rentre, Manuela, je l'exige.

MANUELA. — Non, il y a trop de boue dehors. Quand je suis venue il pleuvait si fort que j'ai dû mettre des chaussures d'homme par-dessus mes souliers. Tiens, les voilà.

Elle les montre à terre.

BOLIVAR. — Eh bien, recommence cette petite opération et rentre chez toi.

MANUELA. — Je ne veux pas me crotter deux fois. Tu vas te coucher. Tu connais l'expression : « Demain il fera jour ». Il n'en est pas de plus consolante dans sa simplicité. Demain le soleil se lèvera encore une fois sur tous les hommes et leur grand appétit d'espérance. Demain il y aura des coqs pressés de vivre dans la campagne et des gens de tous les métiers qui iront à leur travail et qui se mettront à midi autour d'une table pour manger leur pain de chaque jour. Et tu recommenceras, Simon, à regarder les femmes et l'avenir d'un œil de connaisseur. Mais qu'est-ce que tu cherches ?

BOLIVAR. — Oh ! rien.

Il continue à chercher.

MANUELA, *qui le guette depuis un moment.* — Tu cherches les pistolets ?

BOLIVAR. — Mais non.

Il tousse.

MANUELA. — Si, je te connais, tu aimes bien les avoir près de toi quand tu dors. C'est ton verre d'eau pour la nuit. Eh bien, ne les cherche pas ; ils sont en lieu sûr. Cette nuit, c'est moi qui me charge de notre défense à nous deux, tu m'entends... Tu es malade, si tu ne te ménages pas tu es perdu pour nous tous.

Bolivar commence à se déshabiller.

BOLIVAR. — Allons, donne-moi mes pistolets.

MANUELA. — Tu n'en peux plus. Je te supplie de me confier ta défense.

BOLIVAR. — Eh bien, garde-les si tu veux, Manuela. *(Il tousse.)* Sais-tu ce qui me ferait plaisir pendant qu'on complote autour de nous. Un peu de lecture, comme si nous étions sur la meilleure des planètes et entourés à mille lieues à la ronde de braves gens qui nous souhaitent une bonne nuit. Ma cousine de France, Fanny de Villars, m'a envoyé ces livres parus récemment ; choisis toi-même.

MANUELA, *elle commence à lire*

le Lac *de Lamartine.*

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir.

Tu mugissais ainsi sur ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés...

(Abois de chiens dehors.)

Des chiens qui aboient. J'ai entendu tomber un corps. On a dû poignarder une sentinelle. *(On entend des voix au dehors.)* Tu entends ?

BOLIVAR. — Oui.

Il saisit son épée et veut aller vers la porte.

MANUELA. — Ne sors pas, ils sont déjà dans l'escalier. Saute par la fenêtre.

BOLIVAR. — Je vais aux casernes me mettre à la tête des troupes et prendre les conjurés à revers. A tout à l'heure.

MANUELA. — Attends un peu. Il passe quelqu'un dans la rue. On va te voir. *(Bruits de pas sur le trottoir. Bolivar reste immobile, puis Manuela dit :)* Maintenant tu peux sauter !

Il sort par la fenêtre, presque aussitôt les conjurés font irruption dans la pièce.

SCÈNE V

MANUELA, LES CONJURÉS

PREMIER CONJURÉ. — Qui va là ? Une femme ?

MANUELA. — Manuela Saenz.

DEUXIÈME CONJURÉ. — Général Bolivar, rendez-vous ! Le poste du palais est prisonnier, les troupes de la garnison sont avec nous. Rendez-vous !

MANUELA. — Vous interpellez le vide. Il n'y a pas de visages par là.

PREMIER CONJURÉ. — Où est le général ?

MANUELA. — Au conseil.

PREMIER CONJURÉ. — Fouillez !

DEUXIÈME CONJURÉ. — Il doit se cacher par là. Voyons ce lit.

Le lit est lacéré à coups de poignard, un paquet de plumes s'envole de l'oreiller.

PREMIER CONJURÉ. — Les plumes sont là, mais l'ignoble coq est parti !

DEUXIÈME CONJURÉ, *qui fouille dans le lit.* — Le général Bolivar se cache certainement dans la pièce. Le lit est encore chaud.

MANUELA. — C'est moi qui étais couchée.

TROISIÈME CONJURÉ, *voyant la fenêtre ouverte.* — Il s'est enfui par la fenêtre.

PREMIER CONJURÉ. — Et il se fait remplacer par une femme !

MANUELA. — Prenez garde, vous aurez bientôt à trembler devant elle et devant lui.

PREMIER CONJURÉ. — Nous sommes les maîtres maintenant. Où se tient le conseil ?

MANUELA. — Où il faut !

PREMIER CONJURÉ. — « Il faut » n'a plus de sens dans votre bouche. Nous avons le pouvoir. *(Aux autres conjurés :)* Venez, allons voir par là.

Ils sortent.

SCÈNE VI

PREMIER NICANOR, MANUELA, puis PRECIPITATION

PREMIER NICANOR, *apparaissant au balcon.* — Est-ce que le patron est sain et sauf ?

MANUELA. — Oui, je crois.

PREMIER NICANOR. — Je lui apporte ses bottes cirées.

Il les dépose sur la fenêtre de la chambre. « Pour écarter le malheur de la maison... »

MANUELA. — Attention ! Ils t'ont vu, ils te visent, cache-toi !

Coup de feu.

PREMIER NICANOR, *blessé, que Manuela fait entrer par la fenêtre.*

Pour écarter le malheur de la maison,
Il ne faut pas entrer par le balcon.

MANUELA. — Reste là sans bouger. Je vais faire venir le médecin.

PREMIER NICANOR. — Il n'y a pas de médecin pour ça. En route pour la paix éternelle ! En attendant, je n'ai pas beaucoup de forces pour ce grand voyage, mais moins on en a, mieux ça vaut.

MANUELA. — Je vais prévenir ta femme.

PREMIER NICANOR. — Les cloches sonnent ! *(On entend les cloches.)* Le patron est sauvé ! Vive Bolivar !

MANUELA, *à la fenêtre.* — Le Libertador, là-bas, qui arrive ! Les troupes fidèles se joignent à lui. Les conspirateurs s'enfuient, d'autres rendent leurs armes.

PREMIER NICANOR. — Elle avait tout de même fait du bon travail, ma femme, en chassant les démons ! Blicotimoli !

Il tombe.

MANUELA, *l'appelant.* — Nicanor ! Nicanor ! Il n'est plus des nôtres...

PRECIPITATION, *entrant.* — Il est blessé ? Je ne veux pas regarder. Sauvez-le, Seigneur, sauvez-le avant que je le regarde. Je vous donne un petit moment. *(Elle va d'un côté et d'autre de la pièce, à moitié folle et dit d'une voix sourde en s'approchant du corps de son mari :)* Nous avons écarté le malheur du général, mais pas de nous deux, Nicanor, morceau de mon cœur, nous n'avons jamais le temps de penser à nous, pauvres nègres que nous sommes. Mais écoute, il ne faut pas t'inquiéter. Ce n'est pas si drôle de vivre ! Regarde, je peux remuer les bras et les mains : je pourrais même sauter par-dessus les fossés, mais à quoi ça me servirait puisque tu es là à ne pas pouvoir bouger, même le petit doigt. Ce n'est pas une raison pour te décourager !

MANUELA. — Ma pauvre Precipitation !

On vient chercher le corps de Nicanor. Precipitation le suit.

PRECIPITATION, *s'adressant au corps, elle sort en disant.* — Faut pas t'inquiéter comme ça, puisque je te le dis, moi, qu'il faut pas s'inquiéter...

SCÈNE VII

BOLIVAR, MANUELA

BOLIVAR, *entrant.* — Où est Manuela ? Manuela ! Qu'est-ce qu'ils ont fait de Manuela ?

MANUELA, *entrant.* — Qui va là ?

BOLIVAR. — Manuela !

Il l'embrasse.

MANUELA. — Simon ! Simon ! Tu es vivant ! malgré toute cette fusillade ! Ah ! les ingrats !

BOLIVAR. — Manuela, tu auras été la libératrice du libérateur.

MANUELA. — Alors, je ne suis pas si folle ?

BOLIVAR. — Tu as été splendide !

MANUELA. — Oh ! seulement un peu curieuse de la mort.

BOLIVAR. — Et ici, pas de victimes ?

MANUELA. — La sentinelle à cette porte et...

BOLIVAR. — Et qui ?

MANUELA. — Nicanor ! Ils l'ont reconnu et assassiné !

BOLIVAR. — Mon très cher Nicanor. Alors, tous, les uns après les autres ! Et bientôt il n'y aura plus que des morts sur toute la surface de la terre. Qui faisait partie de la conjuration ?

MANUELA. — Je ne connais aucun de ceux qui sont entrés ici. Il y en avait trois ou quatre qui fouillaient dans la chambre. Des gens à tête de massacre que je n'avais jamais vus, des espèces de lettres anonymes qui avaient pris visage et brandissaient des poignards.

BOLIVAR. — Ah ! je n'en peux plus. Cette insurmontable fatigue m'abat à nouveau.

Il tousse et se couche.

MANUELA. — Tu vas être mal pour te reposer. Ils ont défoncé ton oreiller. C'est plein de plumes partout.

Elle va et vient dans la pièce.

BOLIVAR. — Depuis plusieurs nuits je me vois dans mon propre sommeil, avec une insistance qui me fait songer à ce dicton indien :

Si tu te vois en rêve agir parmi les tiens,
C'est l'adieu à la vie, l'approche de ta fin !

MANUELA. — Allons donc, la mort ne peut rien contre toi.

Silence. Manuela va vers la fenêtre ouverte sur la pointe des pieds. Bolivar se couche à nouveau. Elle éteint les bougies, n'en laisse qu'une allumée.

LA VOIX DU VEILLEUR DE NUIT. — *Las dos han dado y sereno !*

BOLIVAR. — 2 heures du matin. Laisse-moi, Manuela. J'ai besoin d'un peu de solitude pour trouver le repos. *(Manuela sort.)* Que la paix gagne enfin mon cœur comme se pose un oiseau. *(Un silence. Bolivar se soulève un peu sur le lit et appelle d'une voix sourde :)* Maria Teresa ! Maria Teresa ! Je rêve ou je meurs, je meurs ou je rêve. *(Il retombe. Lumière bleuâtre. Atmosphère de*

rêve. Appelant d'une voix faible :) Maria Teresa ! Manuela. Je vous vois bien toutes les deux !

SCÈNE VIII

BOLIVAR, couché et rêvant, MARIA TERESA, MANUELA

Maria Teresa entre, habillée comme au deuxième tableau. Elle a, de même que Manuela, quelque chose d'irréel dans le visage et la démarche. Ce sont des figures du rêve de Bolivar. Les deux femmes viennent des deux extrémités de la scène et vont l'une vers l'autre. Le lit est resté dans l'obscurité absolue.

MARIA TERESA

Je viens de loin sans rien savoir,
D'un très lointain itinéraire,
Je viens d'un monde où m'accablèrent
Tous les silences à la fois.
Mais je n'oubliais pas la terre
Dans mon éternelle insomnie
Depuis le jour où je partis,
Mon amour brisé comme verre,
Mais toujours vif entre mes bras.

MANUELA

Est-ce vous la petite morte
Dont il porte le médaillon ?

MARIA TERESA

Ainsi qu'un tremblant souvenir
Je voudrais m'approcher de lui.
Comme il fait noir dans cette chambre,
N'avez-vous donc pas des étoiles
Pour pouvoir aller et venir ?

MANUELA

J'ai soufflé toutes les bougies
Pour ne pas troubler son sommeil,
Mais vous êtes silence et nuit
Vous ne sauriez le déranger
Restez donc là, petite morte.

MARIA TERESA

Ne m'appelez pas de la sorte
Est-ce que je ne réponds point ?
Pourquoi est-ce toujours à moi
D'être morte, vous, la vivante ?
N'aurai-je donc plus droit à rien ?
Allez, vous prenez trop de place,
C'est à moi d'être auprès de lui,
Moi, je vis en petit espace
Et ne porte ombrage à personne
Comme une étoile dans la nuit.

MANUELA

Va, tu peux demeurer ici,
Je ne saurais être jalouse
De toi, bien plus ombre qu'épouse.

MARIA TERESA

C'est moi qu'il a toujours aimée.

MANUELA

Oh ! toi plus que femme, fumée.

Elle sort. Bolivar entre dans la chambre par une autre porte, l'épée nue. C'est un Bolivar jeune et ardent comme aux premiers tableaux.

BOLIVAR. — Laissez-moi passer. On a besoin de moi.

MARIA TERESA, *allant vers Bolivar.* — Regarde plutôt par ici, mon ami. Ne te souviens-tu pas de Maria Teresa ?

BOLIVAR. — Oh ! tu étais là, ma femme !

MARIA TERESA. — Simon. Je te retrouve !

BOLIVAR. — J'ai fait la guerre à ta recherche, comme s'il m'avait fallu abattre une infinité d'ennemis avant d'arriver jusqu'à toi, mon grand amour ! Que tu as été longue à me revenir !

MARIA TERESA. — Simon, Simon chéri, lequel des deux est-ce toi ? Celui qui est couché là ou celui qui me tient les mains ?

BOLIVAR. — Celui-là, Maria Teresa, n'est qu'un corps qui souffre et qui est près de sa fin. *(Il tire brusquement un rideau et le lit sera caché.)* Mais moi, je suis un ressuscité, tu m'entends, un ressuscité comme toi-même. *(A partir de cet instant la lumière cesse d'être bleuâtre, elle devient par degré rayonnante et illumine puissamment toute la scène qui doit à ce moment rappeler le plus possible l'atmosphère et, si possible, le décor du deuxième tableau, avant la mort de Maria Teresa.)* Nous sommes, toi et moi, incorruptibles, maintenant. Ecoute, Maria Teresa, nous allons vivre de nouveau tendrement l'un près de l'autre.

MARIA TERESA. — Oui, Simon. Tu as dix-neuf ans et moi dix-huit, comme avant, et de nouveau le sang coule dans mes veines. Tout l'avenir est là devant nous...

BOLIVAR. — Maria Teresa...

MARIA TERESA. — Oh ! J'aimerais tant continuer notre promenade interrompue de l'autre jour, tu te rappelles ? Quand je suis tombée malade.

BOLIVAR, *criant.* — Sellez la jument blanche pour Madame ! Et pour moi, l'alezan ! *(A Maria Teresa :)* Et en cours de route je te dirai mes projets d'avenir, Maria Teresa ; nous avons une belle vie sans batailles devant nous, dans une Amérique libérée. Une vie obscure et pleine d'amour. Cette fois, ma chérie, je me contenterai d'être le maire de mon village.

Bovès. Manuela.

Dominguez. Manuela. Bovès.

6 Bovès. — *Ma petite pouliche, il faudra vous présenter avec la robe à grelots d'argent.*
Manuela. — *Tous mes bagages ont été volés.*
(Tableau VI, Scène VII.)

7 Bovès (à Manuela). — *Je suis le surveillant de vos plaisirs.* (Tableau VII, Scène V.)

8 L'auteur de *Bolivar* : Jules SUPERVIELLE.

9 A une répétition de son opéra, Darius MILHAUD accompagné de son fils (à droite).

10 Le chef d'orchestre André CLUYTENS à son pupitre pendant une répétition.

Photographies Lipnitzki.

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici. }

Fondateur : Georges Oudard.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. — Dépôt légal 3e trimestre 1950. — Imprimeur n° 117.